

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME NUMÉRO

JUIN 1908



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1908

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 10 avril 1908.

RELATIO

A VA

sions indi
sans route
ou bergen
tigres. C'
gradueller
broussaill
aplanissar

INDES

CHEZ LES KONDES

RELATION D'UN PERE DE SAINT-FRANCOIS DE SALES
D'ANNECY

TRANSMISE PAR Mgr CLERO

Evêque de Vizagapatam

AVANT de commencer mon récit, deux mots d'introduction ne seront pas hors de propos. Surada est le centre d'une de nos deux plus importantes missions indigènes. Le pays est complètement montagneux et sans route, de sorte que tous les visiteurs, qu'ils soient rois ou bergers, doivent y voyager à pied, comme de simples tigres. C'est la montagne accidentée, vallonnée, montant graduellement, élargissant parfois sa robe de pierre et de broussaille pour donner naissance à une petite vallée, ou aplanissant ses arêtes pour former un plateau et se relever

plus loin, pour monter encore et se déchirer en de nombreuses gorges, descentes et petites rivières.

C'est dans ce paysage tourmenté, difficile d'accès, que vivent nos chrétiens kondes, au nombre de trois mille. Ils forment le quart de la population chrétienne du diocèse de Vizagapatam. Ils sont disséminés dans beaucoup de villages espacés les uns des autres, blottis dans les replis de la montagne, partout où elle a bien voulu leur laisser quelques lopins de terre cultivable. Ces Kondes sont les anciens aborigènes du pays, que les races conquérantes ont autrefois refoulés de la plaine vers le refuge inaccessible des montagnes, où ils sont restés plus ou moins indépendants, jusqu'à ces dernières années. De mœurs simples, avec une religion primitive, ils sont, comparés aux Hindous de la plaine, très faciles à convertir au christianisme. Ces mots suffiront à mettre le lecteur un peu au courant.

* * *

Venons-en maintenant à la visite qui nous occupe. Afin de donner à cette mission une organisation plus forte, et d'administrer le sacrement de confirmation partout où il serait possible, Mgr Clerc, à peine rentré de son voyage de France, résolut de la visiter personnellement.

De Vizagapatam, la ville épiscopale, à Berhampore, la distance est de 170 milles. Comparé à ce qu'il en était il y a une douzaine d'années, ce voyage n'est plus qu'une partie de plaisir, puisqu'on le fait en cinq ou six heures, confortablement assis dans un wagon du *Bengal Nagpur Railway*,

qui traverse notre diocèse dans toute sa longueur, parallèle à la côte. De Berhampore à Surada, le moyen de locomotion change totalement, comme le paysage. Jusqu'ici c'était la plaine ; mais voici qu'en descendant du train, on aperçoit à gauche, fermant l'horizon, des montagnes à l'aspect sévère : ce sont les premiers contreforts des Ghats qu'il va falloir monter tout à l'heure. Et quel est l'automobile qui va nous y porter ? Regardez il est là, devant nous, graissé et astiqué pour le voyage. C'est une charrette, balancée sur deux roues à peu près rondes, surmontée d'une natte recourbée en forme de tunnel pour nous protéger contre les intempéries des saisons. Elle est remplie à moitié de paille de riz, sur laquelle l'automédon vous invite gracieusement à étendre votre matelas, pour éviter les contacts un peu trop rudes entre votre " monsieur " et les montants du véhicule. Le tout est activé non par un moteur, mais traîné par deux petits bœufs à bosse, aux jarrets solides. Des automobiles ? Peuh ! de la pacotille que ces inventions-là ! L'autre jour, S. E. lord Amptill, gouverneur de Madras, en tournée dans nos parages, a voulu se payer ce luxe. Une promenade en *auto*, c'est si séduisant ! Oui, mais voilà qu'après 8 ou 10 milles, ce qui arrive à tant d'infortunés coureurs, lui arriva. Après avoir écrasé deux moutons, la machine se détraqua, et " My Lord " de rentrer à pied comme un simple mortel !

Vive donc notre charrette à bœufs ! Si elle n'est pas très rapide et très confortable, elle est du moins sûre. Et puis, si elle a quelques inconvénients, le nom seul que ces véhicules portent ne suffirait-il pas à vaincre les plus obstinés ? En téluga, on les appelle gentiment des *bandis* !

On saute donc dans ces *bandis* et l'on met le cap sur Surada. C'est 50 milles bien comptés qu'il faut faire, la nuit, en deux trottées de 25 milles, avec arrêt d'un jour à Aska, pour laisser respirer nos zébus et soigner nos courbatures.

Après quelques années, on s'habitue tellement à cette manière bohémienne de voyager, que l'on finit par dormir parfaitement, mais pour des commençants ce n'est pas facile. Aussi après deux nuits blanches, agrémentées de secousses et de cahots, on est quand même heureux d'entendre les coqs de Surada claironner la fin de cette première partie du voyage. Surada ! tout le monde descend !

* * *

Surada est un gros village, où aboutissent plus ou moins toutes les routes ou mieux les sentiers des montagnes. Il a cour de justice, dispensaire et école municipale, ce qui vous indique qu'il est déjà quelque peu imbu de civilisation. Sa population, si l'on excepte quelques chrétiens, vivant presque en dehors, est malheureusement païenne. C'est le centre d'un grand marché, où les gens des montagnes viennent s'approvisionner. Depuis quelques années, le gouvernement a fait construire, en amont du village, un immense réservoir, vrai lac, où sont captées tous les eaux des montagnes environnantes. Elles servent à arroser le district, quand la chute d'eau n'est pas suffisante pendant la saison des pluies. C'est près des digues énormes de ce lac que se dressent les bâtiments de la mission, à cinq minutes de distance du village. Il y a une maison centrale pour les Pères

employés dans cette mission (ils sont actuellement cinq), puis une maison pour les orphelins et une église, sans style, mais assez vaste. Adossé à l'église se trouve aussi un petit couvent, où quatre Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy se dévouent à élever des orphelins et à diriger le côté matériel du ministère. Et combien précieux sont les services qu'elles rendent aux missionnaires, qui ont déjà assez d'autres soucis sans ceux-là ! Aussi suis-je heureux de profiter de cette circonstance, pour témoigner notre reconnaissance à ces filles généreuses, qui ont le courage de s'exiler au milieu des forêts, où le climat les éprouve si rudement, pour y faire l'œuvre de Dieu !

* * *

C'est le 15 février ; il fait encore frais sur les montagnes. Comme la visite épiscopale a pour but les villages kondes, on décide de ne point s'attarder à Surada et nous partons.

La scène change encore une fois. A Berhampore, nous avons quitté le wagon pour le *bandi* ; ici, nous quittons le *bandi* pour le cheval. Tout comme en Afrique, bien que sur un pied plus modeste, il faut organiser une caravane. C'est qu'on va entrer dans la montagne, où il est très difficile de se ravitailler. Aussi est-il bon de prendre avec soi tout ce qu'il est possible d'emporter, sans entraver la marche. Les paquets sont faits, les malles sont bouclées et les porteurs arrivent.

La marche s'ouvre le 18, dimanche de la Sexagésime. Mais on avait compté sans les caprices du ciel indien. A peine

avons-nous fait quelques milles, qu'un orage survient. Le ciel se crève, se vide et se referme : mais le mal était fait. Voyageurs et bagages sont trempés comme une salade, et la route est devenue boueuse. Nous ne sommes pas déroutés pour cela, car ces arrosages soudains sont fréquents dans les pays chauds. Ils gâtent quelque peu la poésie des choses, quand ils ne sont pas l'occasion d'un accès de fièvre, mais c'est tout.

Enfin, après avoir pataugé quatre heures dans la boue, nous atteignons, au pied des montagnes, notre première station chrétienne, Dantolinguy.

* * *

Le lundi se passe à faire comme les oiseaux après la pluie, à secouer nos ailes mouillées et à faire sécher lits et bagages.

Mardi, à l'aube, nous sommes de nouveau dispos, et la caravane se remet en voyage. C'est la forêt qui commence. Le chemin achevé jusqu'ici, il n'y a pas longtemps, est excellent pendant quelques milles. Il se déroule entre deux haies d'arbres élancés. Une brume épaisse, fréquente dans les mois de janvier et février, nous empêche d'abord de jouir des beautés du paysage. Elle est vite balayée par le soleil qui monte, et c'est alors un concert qui éclate de tous côtés, concert d'oiseaux et d'insectes éveillés, où retentit le cri perçant du coq sauvage, qui se tient toujours à une respectable distance.

C'est curieux comme ces forêts vous donnent l'illusion !

Dans leur tranquillité apparemment profonde, avec leurs oiseaux et leurs fleurs tropicales, leur température atténuée de fin d'hiver, elles semblent vous inviter à vous arrêter au frais de leurs ombrages et à folâtrer le long de leurs sentiers. Mais, il pourrait vous en coûter de succomber à la tentation. Deux ennemis réels vous guettent, invisibles, dans ces fourrés, la fièvre et le tigre. Cette pensée suffit pour faire presser le pas. La forêt s'ouvre et l'on nous signale un village païen, Pipalpanya. Il se trouve non loin d'une petite rivière, que nous passons sans incident. Rien là de merveilleux d'ailleurs, quand vous saurez qu'elle fut, il y a quelques années, quelque peu sanctifiée par Sa Grandeur, et voici comment.

Monseigneur montait un " poney ", dont il ne connaissait pas les goûts aquatiques. Arrivé au milieu de la rivière, le coursier, assoiffé, se mit à boire. " Rien là que de naturel, après une trotte, pensa Sa Grandeur. " — Oui, mais la bête scélérate avait son idée de derrière la tête. Gagnée par la fraîcheur, elle se laisse choir lâchement au milieu du ruisseau, sans respect aucun pour le César qu'elle portait. Elle prit un bain excellent. Quant au cavalier, mieux vaut n'en pas parler ! . .

De l'autre côté de la rivière, la route continue sous un berceau de feuillage, ce qui n'est pas à dédaigner, car le soleil monte et se fait piquant.

Laissant, à gauche, les collines de Godlobady, on débouche tout à coup dans une petite vallée bien cultivée. Deux petits villages donnent un peu de vie à ce coin sauvage. Puis c'est la montagne qui recommence, avec une route capricieuse comme le torrent qu'elle longe. Bientôt les

gorges se resserrent, et l'on ne voit plus que buissons et arbres géants, qu'étreignent de leurs mille replis des lianes séculaires. C'est, dans leur feuillage, le paradis des singes, qui y trouvent tout à la fois le vivre et le couvert.

Notre audace à troubler leur solitude, semble quelque peu les effaroucher ; mais ils se remettent vite de leurs émotions et même nous saluent dans la langue de leur pays que, seuls, les Américains ont pu saisir jusqu'à présent !..

* * *

Après cinq heures de marche, voici enfin Coorada, où nous nous reposons quelques instants, pour remettre un peu de " charbon dans nos machines " ! Coorada est un village qui doit, je m'imagine passer chez les Kondes pour un petit Paris, car il est la capitale du rajah du pays. Ces rajahs indiens, que d'écrivains n'ont-ils pas hantés, avec leurs richesses asiatiques ! Celui-ci cependant, n'a rien de bien romantique en apparence. Il a pour palais une hutte ressemblant assez à celle de ses sujets ; ses proportions plus grandes et les piliers qui en supportent la vérandah, sont le seul cachet royal qui la distingue. Son domaine n'est pas non plus le pays fortuné dont parle la chanson :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,

Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles ?

Des rochers et des bois, et c'est tout. Comme ces matériaux-là, où qu'ils soient placés, ne produisent guère, Sa Majesté bronzée à de la peine à vivre, paraît-il.

Le seul monument de l'endroit est un *bangalow*, que le gouvernement a fait construire pour ses officiers de passage. Le mobilier y fait défaut ; mais quelle joie pour le voyageur fourbu, d'y trouver deux chambres accueillantes, une bonne vérandah, une cuisine, une salle à bain, etc. ! En un tour de main, le diner est servi sur... un matelas en guise de table.

Assis sur nos traversins, ainsi que sur des divans, nous lui faisons pleine justice, du meilleur appétit du monde. Ah ! les estomacs blessés ! ça ne devrait pas exister ! Mes chers amis, faites cinq heures de marche, dans la montagne si possible, et servez chaud ! Je vous réponds du remède ! C'est ce que nos porteurs avaient fait. Aussi avaient-ils hâte de revoir leurs pénates — ils sont du village — et de faire honneur à leur bouillie de millet.

Excelsior! La halte finie, il faut s'arracher aux délices de Capoue. Encore deux heures de marche, nous dit-on. La route monte toujours, et quelle route ! — Un torrent à sec, que les animaux sauvages ont foulé probablement la veille au soir. Il fait bon blager de loin, loger une balle dans la tête d'un tigre et le tuer net, sans émotion aucune, alors que confortablement assis au coin du feu, on n'a rien à craindre. Mais, quand on se trouve face à face, non pas avec l'animal, mais simplement avec les empreintes de ses pattes sur le sable, large comme des assiettes, brr !... ça vous donne la chair de poule, quand même !

Notre chemin n'étant que le lit du ruisseau, ce sont des creux, des racines, des cailloux roulants, qui ne facilitent pas précisément la marche. Quand donc inventera-t-on les

routes, par ici ? Des contours subits, des ouvertures imprévues, des échappées sur les montagnes lointaines, viennent cependant nous distraire et faire diversion à la fatigue.

Ouf ! nous voici enfin au sommet ! Un vent frais nous fouette délicieusement la figure et les reins, et arrête toute sueur. D'ici, le point de vue est splendide. A gauche, ce sont les gorges de Godlobady, et devant nous la plaine de Dighy, la terre promise, après laquelle nous soupirons depuis quelques jours. Le long des " Ghats " de ses rizières ne coulent point le lait et le miel ; mais elle a pour nous un avantage plus précieux encore, la rosée divine de la grâce est descendue sur l'âme de ses enfants et commence à féconder.

Partie boisée, partie cultivée, cette plaine nous rappelle par sa configuration certaines vallées de Savoie. Elle est coupée, au milieu, par un ruisseau qui a fini par se creuser un lit dans le rocher. Au fond, elle est fermée par une tenture de collines dont les croupes s'élèvent par-ci, par-là, et s'étagent en de nombreux pains de sucre. La population de ce petit pays est disséminée en plus de quinze villages dissimulés dans des touffes d'arbres et que trahissent les volutes des fumées bleuâtres qui paresseusement s'élèvent vers le ciel. Ces villages ne sont pas tous chrétiens ; mais un bon nombre contiennent des baptisés et des catéchumènes sous instruction.

*
* *

Notre arrivée ne devait pas tarder d'être signalée. Nos porteurs se chargent d'ailleurs de l'annoncer, non en tirant

les bo
tent a
" Deri
catéchi
bénédic
de curi
chacun
content
quelque
konde '
pelle d
cordiale
leur père
leur joie
pays ci
papiers
Après
on congé
ils duren
s'imagin
venue de

Pour n
allons ch
affaires sé

les boîtes, mais en tintant une petite cloche qu'ils apportent avec nos bagages. Tout le monde se hâte de voir le " Deri-Abba " qui vient les visiter. En dessus de Banda, le catéchiste est là avec les enfants, pour recevoir la première bénédiction épiscopale sur ce pays. Les chemins se couvrent de curieux, les arbres se fleurissent de grappes humaines, chacun veut voir et entendre. Les chrétiens surtout sont contents de voir leur évêque. Nous franchissons encore quelques rizières et nous saluons enfin " l'Ermite du pays konde ", le P. Suiffet, qui nous attend à l'entrée de sa chapelle de paille. La réception est simple ; mais elle est cordiale. Ce sont des enfants qui sont contents de recevoir leur père. Nos Kondes n'ont pas encore appris l'art de dire leur joie en compliments et en discours, comme on fait en pays civilisé ; mais est-ce un mal ?.. De nos jours les papiers disent tant de mensonges !

Après les souhaits de bienvenue, comme il se fait tard, on congédie tout ce petit monde. Rentrés dans leurs huttes, ils durent parler fort avant dans la nuit. Il est facile de s'imaginer le sujet qui fit tous les frais des palabres : la venue de l'évêque.

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume bien longtemps !

Pour nous, quelque peu maltraités par le voyage, nous allons chercher quelques heures de repos. A demain les affaires sérieuses.

* * *

Le lendemain, un bon nombre de chrétiens assistent à la sainte messe, où Mgr Clerc leur adresse quelques mots paternels. Le prélat leur parle de son voyage d'Europe. " J'ai vu, dit-il, des bienfaiteurs qui vous aiment et espèrent bien que leurs aumônes produiront des fruits ".

Les braves montagnards sont tout yeux et tout oreilles, ils promettent de répondre à tant de sacrifices faits pour eux, par une vie toujours plus exemplaire.

Après la messe, le brouillard ne se levant pas, les Kondes se dispersent et nous laissent tout notre temps libre. La grande question à résoudre est l'emplacement de la future résidence et de l'église. L'habitation actuelle est des plus primitives. C'est la crèche de Bethléem : quatre murs en torchis coiffés d'un toit de paille. Au milieu une séparation : d'un côté, c'est le prêtre, de l'autre, Notre-Seigneur. C'est comme cela qu'il faut commencer partout ; mais, sur ces fondations de la croix, il faut, avec le temps, élever un bâtiment solide et substantiel. Cela est absolument nécessaire si le missionnaire veut faire feu qui dure. En effet, son grand ennemi dans ces montagnes est la fièvre. Personne ne peut y échapper, quelques précautions qu'il puisse prendre. Il faut donc viser seulement à l'avoir le moins souvent possible et à s'acclimater petit à petit. Pour cela, il faut habiter une maison à étage pour être au-dessus de la région des miasmes délétères. Malgré les ravages faits dans sa caisse depuis sa rentrée d'Europe, Mgr Clerc y souscrit de plein cœur. C'est que la vie des missionnaires doit être sauvegardée avant tout. Quand ils tombent terrassés par le climat, on ne leur improvise pas des remplaçants à volonté.

L'en
palais
enviro
ses m
dissipe
peu de
l'illusi
née se
quelqu

A la
tout e
avertir
simple
dire " 1
l'exami

Ce s
la hack
tous en
chez un
toile, c
veulent
mouven
bronzé,
les Ory
muscles
hommes
sauvage

L'emplacement déterminé, nous rentrons dans notre palais de chaume. Impossible de sortir et de visiter les environs. Le brouillard qui, dès le matin, recouvre tout de ses mousselines humides, persiste à ne pas vouloir se dissiper ; on a comme une sensation de froid, si bien qu'un peu de grésil aux branches des arbres donnerait facilement l'illusion d'un coin de Savoie, à la mi-novembre. La journée se passe donc à faire des plans pour l'avenir et à régler quelques détails du ministère.

* * *

A la messe du lendemain, séance de catéchisme. Quand tout est fini, la scène change complètement. Sans nous avertir, à la faveur des brouillards, nos Kondes ont tout simplement organisé une séance récréative, pour ne pas dire " un bal ". Toute la population était là ; nous pouvons l'examiner à l'aise.

Ce sont d'abord les hommes, robustes gaillards, taillés à la hache, aux traits rudes et fortement accusés. Ils sont tous en costume national, qu'ils ne font pas confectionner chez un tailleur en renom pour sûr. Une seule pièce de toile, couvrant le nécessaire, en fait les frais. Ils n'en veulent pas de plus complet ; cela pourrait gêner leurs mouvements, et puis cela coûte. De teint foncièrement bronzé, ils diffèrent sensiblement de leurs voisins d'en bas, les Oryas qui tirent sur le jaune safran. En voyant leurs muscles pointer sous leur peau brune, on sent qu'ils sont hommes à tendre l'arc dont la flèche percera le buffle sauvage.

Ces "messieurs" ont naturellement amené leurs "dames". C'est probablement leur premier voyage de noces, à ces pauvrettes ! Et c'est une merveille qu'elles se soient aventurées jusqu'ici, elles si craintives d'habitude ; à peine avez-vous mis le pied dans leur village, que les voilà envolées comme un groupe d'oiseaux.

Il y quelques années, un de nos Père, encore sans expérience, crut faire le mieux du monde d'habiller un jour toutes les femmes d'un village, sans instruction, en leur distribuant des toiles plus ample que celles qu'elles portaient. Mal lui en prit. Immédiatement les maris s'en offusquèrent, et comme de goûts on ne discute pas, ils tinrent conseil et résolurent de brûler le révolutionnaire dans sa chapelle. Averti à temps, le Père put s'enfuir dans un bois voisin, d'où il vit s'envoler tous ses rêves de civilisation avec les flammes qui dévorent sa chapelle. Bienheureux encore d'en avoir été quitte à ce prix ! C'est que l'Inde est figée dans ses *mamouls* (coutumes) venues des anciens et gare à celui qui voudrait, d'un coup, les faire disparaître !

Mais arrivons à notre danse.

Après s'être fixé au front des cornes de buffles, trois jeunes gens se présentent, armés en guerre et accompagnés de fifres et de tambours. A un signal donné, la valse commence. Brandissant leurs haches et leurs arcs, ils tournent et retournent avec une légèreté remarquable, ils se couchent par terre, puis se relèvent, se remettent à courir, simulant une poursuite et poussant des cris terribles à la grande joie des spectateurs. Surviennent des

chasseurs qui leur lancent des flèches. L'un d'eux tombe ; les autres se lancent sur leurs adversaires et les repoussent après mille gesticulations et contorsions. Là-dessus l'assistance de rire et d'applaudir.

Ce qui étonne surtout dans ces danses et simulacres de combats, c'est la souplesse des acteurs qui ordinairement semblent si timides et la cadence qui préside à leurs évolutions.

* * *

Une politesse en appelle une autre. Leur séance finie, ce fut à notre tour de les intéresser.

Vers le soir, tous ces grands enfants étaient de nouveau réunis dans la chapelle. Alors, avec délicatesse et mystère, on sort... devinez quoi?... un phonographe de la Bonne Presse. La machine proprement dite n'eut pas le don de les émouvoir de prime abord. A la vue du pavillon, ce fut autre chose. Ce pavillon vous regarde d'un air si drôle et ouvre une bouche si large qu'on ne sait s'il faut en rire ou en avoir peur. Ce fut bien autre chose, quand de cette bouche sans ventre, s'envolèrent des chants et même des dialogues ! Les pauvres montagnards étaient littéralement abasourdis. Cela, oui, c'en était du merveilleux ! Il n'y a que ces diables de Blancs qui soient capables d'inventer un tel engin. Ils regardaient en haut, en bas, par dessus et par dessous ; mais le merveilleux esprit restait caché dans les profondeurs de la terrible bouche, qui garda soigneusement son secret. Les morceaux furent bissés et trissés, et, si on avait écouté les assistants, on serait encore dans cette

bienheureuse chapelle de paille à faire jaser le phonographe.

Le lendemain, nous devons les quitter pour aller visiter un autre centre important, Kattinga.

* * *

La station de Digby ayant été fondée tout nouvellement, il n'y eut pas de confirmations. Ce sera plus tard. Mgr Clerc décida de bâtir immédiatement une bonne maison pour le prêtre et une chapelle.

Puis nous descendîmes à Gurada pour remonter deux jours après à Kattinga. Ce centre important est situé dans une autre direction, mais toujours dans la montagne. Passons légèrement sur ces casse-cou, et arrivons à Kattinga, après un jour de voyage.

Kattinga est un gros village moitié *konde*, moitié *panam* (basse caste parmi les Oryas), situé sur un plateau d'assez faible extension, mais qui se relève et projette même vers le ciel une pyramide de près de 3,000 pieds.

Ce qui donne de l'importance à cette agglomération de huttes, c'est son petit chef qui se fait appeler " *rajah* ", titre jurant beaucoup avec son habitation et ses moyens. Il a cependant une puissance réelle et pourrait facilement entraver l'œuvre du missionnaire ; aussi, est-il bon de l'avoir pour ami. Kattinga est aussi le centre d'un marché fréquenté par les habitants d'un grand nombre de villages environnants.

Le plus beau monument de ce bourg montagnard est naturellement la nouvelle église bâtie par le vétéran des

missions kondes, le P. Descombes. Elle n'est pas voûtée ; la confection d'une voûte serait si coûteuse dans ces parages ! Mais avec ses vitraux, dont l'un représente le Sacré-Cœur, et un autre la Sainte Vierge, elle fait, à juste titre, l'admiration des bons montagnards. Un œil d'architecte pourrait trouver quelques détails à reprendre ; mais, quand on songe aux difficultés à vaincre pour bâtir sur ces montagnes, où, excepté le bois et les pierres, il faut tout faire venir d'en bas, on apprécie grandement le zèle persévérant de celui qui l'a construite.

*
*
*

Notre arrivée soudaine dans cette localité prend un peu à l'improviste les PP. Muffat et Descombes. Mais, dans l'Inde, on n'est jamais embarrassé pour les réceptions, elles sont toujours prêtes. L'important n'est-il pas de faire du bruit ? or, pour en faire, rien n'égale les tams-tams qui ne sont jamais fatigués et viennent quand vous voulez.

Le 1er mars fut le jour fixé pour la bénédiction de l'église. Ce fut un événement pour le pays. Les assistants, fort nombreux, ne se lassaient pas de contempler l'important cortège, composé de trois prêtres et d'un évêque mitre en tête et crosse en main ! Je soupçonne fort que la crosse, comme toujours, eut le plus grand nombre d'admirateurs. " Une barre d'or ! et de la longueur d'un bambou ! " En voilà plus qu'il n'en faut pour transporter un Indien dans le pays des rêves. Le " rajah ", qu'on avait invité, fut tout fier d'assister à pareille cérémonie. Il amena même sa suite

qui n'avait rien de bien royal. Il est vrai qu'en ce monde tout est relatif ! A la messe, il y eut de nombreuses communions suivies de la confirmation. Mgr Clerc constata la bonne tenue de cette petite congrégation. Cependant, ceux qui la composent, n'ont pas tous gravi l'échelle mystique de saint Jean Climaque. C'est bien aux Kondes qu'on pourrait appliquer ces vers de Musset :

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez ces fils du Tyrol, peuple héroïque et fier,
Montagnards comme l'aigle et libres comme l'air !

Oui, ces montagnards sont encore rudes, et aiment la liberté de leurs forêts où ils peuvent chasser à l'aise, et, malheureusement, boire aussi, quand c'est la saison du *todi* ou mieux du *modo*, comme ils appellent la liqueur qu'ils tirent du palmier des-forêts !

Pour que notre réception fût complète, il ne manquait qu'une illumination. N'est-ce pas ainsi que toutes les fêtes se terminent dignement ? Qui se serait figuré que, même à Kattinga, on sait cela ? Nous eûmes donc notre illumination et une illumination telle, qu'on ne s'en paye pas de pareilles en Amérique, le pays des merveilles. Fut-elle bien organisée en notre honneur ? peu importe ! Il suffit que nous en ayons joui.

* * *

Le jour de la fête, nous pûmes donc contempler cette scène grandiose qui se renouvelle chaque année dans ces

par
culte
loin
s'am
pour
plus
un si
quatr
prépa
de l'e
Rie
lorsqu
d'une
soirée
enlaç
gradu
herbes
mort,
arbres
ches de
levant
tion du
gues de
res et,
triomph
nouveau
ment co
dégagé
plissant

parages " le feu aux montagnes ". Les Kondes sont agriculteurs, mais ils n'en sont pas encore à la culture intensive, loin de là. Partisans du système du moins possible, ils ne s'amuse pas à défricher sérieusement un quartier de forêt, pour l'enlever complètement à la brousse. Leur manière est plus expéditive et moins pénible. Et puis cela leur procure un si joli spectacle ! Ils mettent tout simplement le feu aux quatre coins d'une colline et attendent que le terrain se prépare ainsi de lui-même avant d'en gratter la surface et de l'ensemencer.

Rien de plus saisissant que ces feux de forêts, surtout lorsqu'ils projettent leurs gerbes flambantes sur le rideau d'une nuit noire ! Nous en eûmes une splendide dans la soirée du 1er mars. C'était comme un immense demi-cercle enlaçant la montagne de ses bras dévorants et se resserrant graduellement avec des crépitations de fusillades. Hautes herbes, feuilles mortes, broussailles, buissons rabougris, bois mort, tout flambe. Seuls, derrière la rouge coulée, les gros arbres restent debout ; avec leurs troncs noircis, leurs branches dénudées, ils ressemblent à de malheureux suppliants levant mélancoliquement leurs bras vers le ciel. Sous l'action du vent, le brasier s'attise, et l'on voit comme des langues de feu se glisser tout d'un coup au travers des clairières et, se relevant d'un bond vers le ciel, éclater en fusées triomphales. Rien ne manque à cette prise d'assaut d'un nouveau genre. Les bambous surchauffés éclatent et forment comme des pièces d'artillerie ; une épaisse fumée se dégage de cette fournaise et alourdit l'atmosphère, la remplissant d'un brouillard épais.

Quand le feu aura fait son œuvre, les Kondes commenceront la leur, pour recommencer l'année prochaine dans un autre quartier montagneux.

De ce vaste océan dont les munts sont des flots.

Cette grandiose illumination termina dignement la seconde étape de notre visite. La troisième devait s'achever à Dantolngy, vers lequel nous descendons pour la seconde fois.

* * *

Dantolngy ne contient qu'une centaine de chrétiens ; mais ce petit village a sa spécialité. Il est formé tout entier d'orphelins de caste recueillis pendant la dernière grande famine et nourris à la mission aux frais de la Sainte-Enfance. Bien instruits, formés aux habitudes chrétiennes, ils passent à juste titre pour les meilleurs chrétiens de notre mission. Jusqu'ici ils n'avaient qu'une église en terre et en paille. Elle a été remplacée par une petite cathédrale bâtie sur le roc. Dans sa robe gothique, avec ses vitraux glaciers, ses trois autels, son clocher où chante une cloche de 300 kilos, elle a réellement bon air. Il est vrai que l'architecte est un homme blanchi dans le métier. Il sait tirer parti de tout, qualité excessivement précieuse dans les missions pauvres. Vieilles fleurs, candélabres tordus, verres cassés, étoffes passées, statues décapitées, donnez-lui n'importe quoi ; entre ses mains, tout reprend vie et couleur. La cloche, il a dû naturellement avoir recours à MM. Paccard,

d'A
ches
par
fait
mais
aver
auss
riste
A
tami
comi
rép
jusq
saur
elle
leur
septi
mari
niste
pée
gieux
Seigr

Ap
porch
Vince
tendr
tre va

d'Annecy, pour la fondre ; mais les trois cents pièces blanches qu'elle coûte, il les a sorties de son gousset, mis à sec par cette saignée extraordinaire. Cependant le P. Joseph se fait vieux comme les fleurs défraîchies qu'il remet à neuf ; mais il espère bien qu'un jour après avoir subi toutes les averses et les mauvais traitements de la vie, il sera, lui aussi, remis à neuf par le roi des architectes et des fleuristes ! . . .

A Dantolngy, comme ailleurs, grande réception avec tamtans, cymbales, tambours. Bénédiction de l'église, comme à Kattinga. La musique dont ces braves gens nous régalèrent trancha un peu sur ce que nous avons entendu jusqu'ici. Fut-elle bien suivant les nouvelles règles, je ne saurais le dire, — je suis si peu musicien ! — en tout cas, elle ne manqua pas d'originalité. Le *Credo* traduit en orya, leur langue propre, est chanté verset par verset sur le septième ton, et par un chœur de femmes encore ! Leurs maris ne voulant pas se laisser enfoncer par le parti féministe, répliquent par d'autres chants, entre autres une mélodie native sur quelques versets du *Bagoboto*, poème religieux en orya, composé par un regretté missionnaire, le P. Seigneur.

* * *

Après l'action de grâce, Mgr Clerc va s'asseoir sous le porche de l'église et, comme saint Louis, sous son chêne de Vincennes, donne ses avis à la congrégation avide de l'entendre. Les gens sont tout heureux d'apprendre qu'un prêtre va résider au milieu d'eux, ce qu'ils n'avaient pas eu

depuis longtemps. Pour faciliter les travaux du ministère, la mission de Surada est ainsi partagée en quatre centres principaux où résideront quatre missionnaires : Surada, Dantoliny, Kattinga et Dermosoro ou Dighy, auxquels sont rattachés un nombre respectif de villages environnants.

* * *

Toutes choses ainsi réglées, nous n'avions plus qu'à prendre le chemin du retour. Il y avait près de trois semaines que Mgr Clerc était en route, et l'on réclamait sa présence autre part. Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine avions-nous atteint Surada que notre vénérable évêque sentit les premiers symptômes de la fièvre ; or, quand on a la fièvre, on a beau dire qu'on ne l'a pas, on l'a quand même, et le mieux est de se mettre sous quatre couvertures pour la cuire. C'est ce que fit le prélat. C'est qu'on ne voyage pas impunément dans ces pays de montagnes où tout contribue à vous mettre la bile sens dessus dessous. D'abord il faut presque toujours marcher à pied, quelquefois avec rien dans l'estomac et sous un soleil ardent (30 à 35 degrés). Les bêtes féroces et le manque de routes rendent les voyages de nuit impossibles. On chemine au milieu d'une végétation qui se renouvelle continuellement, tombe et pourrit sous l'action de l'humidité et de la chaleur. De là des miasmes délétères que l'on respire sans cesse. Ce ne fut qu'à force de quinine que la fièvre consentit à déloger ; on se hâta alors de descendre des montagnes vers la côte où l'air est plus pur et le climat plus tempéré. Depuis quelque temps,

Viza
que l
amis

Et
object
" P
rait-o
monta
relativ
A ce
t-il pa
tout si
vent d
nous o
de reliq
que, pa
humain
" —
C'est
ce pas l
nant la
et l'on
" —
sont très
C'est
le missio

Vizagapatam a rendu à Mgr Clerc un peu de cette santé que le climat de la France et l'affection de ses nombreux amis lui avaient refaite.

* * *

Et maintenant pour finir, je me permets de prévenir une objection.

“ Pourquoi aller si loin pour faire des conversions ? pourrait-on dire ? Au lieu d'affronter le climat fiévreux de ces montagnes que ne restez-vous sur la côte où le climat est relativement sain ? ”

A cela, je n'ai qu'une réponse. Le chercheur d'or ne va-t-il pas là où il en trouve ? Eh bien, le missionnaire fait tout simplement comme le chercheur d'or ; il va où se trouvent des âmes de volonté. Cinquante années d'expérience nous ont prouvé que dans la plaine les préjugés de caste et de religion sont bien plus forts que sur les montagnes et que, par conséquent, il y a moins de chance de conversion, humainement parlant. Nous allons donc aux montagnards !

“ — Mais la montagne est fiévreuse ! ”

C'est vrai ; qu'est-ce que la fièvre et la maladie ? N'est-ce pas l'or avec lequel les conversions s'achètent, moyennant la grâce de Dieu ? Quand on a la fièvre, on la coupe et l'on recommence !

“ — Mais les fondations de missions dans la montagne sont très dispendieuses ! ”

C'est encore vrai, hélas ! et cet obstacle arrête encore plus le missionnaire que l'autre. On ne trouve sur ses sommets

sauvages rien ou presque rien, à peine quelques grains. Il faut par conséquent tout faire venir à dos de porteurs ce qui occasionne double dépense. Vous voyez immédiatement la conséquence qui s'ensuit dans la bourse de l'évêque ! Aussi cette bourse que ses amis d'Europe avaient quelque peu garnie commence-t-elle à s'aplatir. Qu'y faire ? Signaler le fait aux âmes charitables afin qu'elles avisent aux moyens d'y remédier.

Il semble que ce pénible ministère des montagnes devrait être redouté des missionnaires ? Le croire serait ne pas les connaître. La montagne est au contraire " le rêve caressé ", " la hantise " qui les poursuit quand ils se trouvent entre les quatre murs d'une classe.

Le missionnaire n'a qu'un but, la conversion des âmes et son rêve est d'y coopérer aussi efficacement que possible. Or, dans la plaine, l'hindouisme savant, réduit en système, retient dans ses mille mailles quiconque veut se convertir. Aussi les conversions, les vraies, sont-elles lentes, très lentes à opérer. Le missionnaire devra parfois tourner dix ans autour d'un village, avant qu'une âme de bonne volonté vienne le trouver. Il travaille, il prie et il attend, avec le poète :

Espère, enfant, demain et prie demain encore,
Et puis toujours demain ; croyons dans l'avenir !
Espère et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Dans la montagne, au contraire, on vous tend les bras, des villages entiers se font inscrire. Sans doute, ces montagnards sont grossiers et rudes et la grâce a bien à faire pour

les tra
qui, à r
" la mo
O ra
et l'ave
rennes :
que cel
tous vo
flots le
ble aux
les hori
velées, 1

les transformer ; mais, du moins, ils obéissent à la grâce qui, à n'en pas douter, les travaille. Décidément, pour nous " la moisson qui blanchit " est au pays konde !

O race de montagnards, comme partout, vous êtes l'espoir et l'avenir ! Que les prières et les secours des âmes, généreuses malgré tout, hâtent votre conversion ! Le beau jour que celui où le sang de l'Agneau de Dieu coulera enfin sur tous vos sommets et au fond de vos bois où a été répandu à flots le sang de vos *Méryas* (victimes humaines) ! Semblable aux lueurs immenses du feu de vos forêts, illuminant les horizons, que votre foi, du haut de vos montagnes renouvelées, rayonne enfin sur la plaine !

AFRIQUE

LE TEUF-TEUF DE MAKABANE

OU

De la supériorité des races européennes sur la
race Cafre

Par MAFUTA, o. m. i., missionnaire à Natal

UE jeune homme dont j'ai à vous raconter les exploits n'est point banal du tout. Son allure, sa démarche assurée, son port altier, ses yeux vifs et intelligents vous disent tout de suite qu'il est quelque peu au-dessus de ses congénaires. Se distinguant en cela du reste de sa race, Makabane a une soif dévorante de s'instruire ; il veut tout voir, tout connaître, savoir le pourquoi de tout.

Quand il va travailler à Durban, il voit de belles choses, des choses merveilleuses qui lui font pousser des cris d'admiration ; mais malheureusement sa position ne lui permet jamais d'interroger et de connaître les secrets des Blancs. Il travaillait dans un hôtel et il aurait souvent voulu deman-

der par exemple quel *umuti* (drogue) on mettait dans ces fioles de verres suspendues aux plafond des chambres et qui s'éclairaient si bien : ce qui l'intriguait le plus, c'était de savoir comment elles s'allumaient et s'éteignaient sans qu'on y touche. Il n'y comprenait absolument rien et pas moyen d'y comprendre quelque chose ; car chaque fois que le pauvre garçon avait osé s'aventurer à poser une question de ce genre il avait été houspillé et parfois taloché ; il avait appris à ses dépens qu'il ferait bien de mieux balayer les chambres plutôt que de passer dix minutes en contemplation devant les lampes électriques. Pauvre *Jim* ! comme on l'appelait là-bas. Et les téléphones ! Et les trams électriques ! ...

Or il advint que Makabane quitta *Belgrave Hotel* et alla s'engager chez le Dr B... Il fut heureux du changement : moins de travail, meilleurs gages, et le docteur était un si brave homme qui ne savait guère se fâcher ! Toujours condescendant, il se prêtait facilement à l'éducation scientifique de son nouveau domestique. Comme le docteur s'amusait de l'ahurissement du pauvre Jim quand il lui expliquait les grandes lignes du mécanisme de son *teuf-teuf* ! ...

—Vois-tu, Jim ? pas de cheval, pas de bœufs... et ça marche...

—Oh ! oui, *bos* (maître), ça marche, sûr que ça marche, ta machine ! Mais qu'est-ce donc qui la fait marcher ?

—Oh ! c'est bien simple : tu n'as qu'à tourner cette petite affaire-là... et ça part...

—Et cette roue-là, que fait-elle ?

—Vois-tu, c'est ça qui dirige, tu tiens cette roue toujours en main, tu la tournes à droite ou à gauche, selon que tu

veux aller d'un côté ou de l'autre. Quand tu veux arrêter, tu tires en arrière cette barre, c'est le serre-frein... tiens ! regarde un peu.

Et le docteur monte dans son automobile, ouvre la conduite... *teuf... teuf... teuf!*... et le voilà disparu au coin de *Gardiner Street*.

Jim était resté sur le trottoir, ébahi...

—Et cependant c'est bien simple ! se disait-il à lui-même quatre roues, trois lanternes, un endroit pour s'asseoir, une roue pour diriger, une barre pour arrêter ! mais c'est stupidement simple !...

Il riait de bon cœur le pauvre Jim. « Non les Blancs ne sont pas sorciers comme nous le croyons, nous autres Cafres !... Oh ! mais sa machine ! !... non !... j'en ferai bien autant !... »

Le soir venu, le docteur rentré de sa tournée, Jim l'aborde d'un air triste et abattu :

—*Bos !* mon frère vient d'arriver de chez nous, il dit que ma mère est très malade, elle est mourante : elle m'a envoyé chercher. Si tu me le permets, je partirai demain matin...

Le docteur, quoique bien contrarié de voir partir Jim, qui était un serviteur modèle, ne peut qu'accéder à ses désirs si légitimes de revoir sa vieille mère mourante.

—Je voudrais avoir mon argent pour acheter des remèdes pour ma mère...

—Bien ! bien !... et le docteur le congédia en lui recommandant bien de revenir le plus tôt possible.

Et voilà mon Jim parti, le cœur débordant d'une joie indicible. De sa mère mourante, il se souciait bien peu ?

elle
exéc
D'
Il le
à la
Il
haut
au K
qu'il
s'atta
de H
pater
qu'ils
suffit
To
caillé
projet
que fi
qui vi
—E
verrez
cent f
—N
Le l
chanté
sous le
qui de
quatre
bane et

elle était morte depuis quatre ans ! mais il allait pouvoir exécuter ses plans.

D'abord il lui faudrait trois lanternes... puis des clous... Il les achète avant de quitter Durban ; il trouvera le reste à la maison ou au *store* (magasin) de Mahlongwa.

Il faisait déjà sombre quand Makabane arriva sur les hauteurs d'Ennyangweni. Dans quelques minutes il serait au *Kraal*. Certes, son cœur se dilatait sans réserve à mesure qu'il approchait de la maison. Quelle gloire allait désormais s'attacher au nom des *Gumède* ! car c'est lui Makabane, fils de *Hlwehlwe Gumède*, qui allait démontrer d'une manière patente que les Cafres ne sont point inférieurs aux Blancs, qu'ils les égalent au moins... et que peut-être... Oui il suffit de vouloir !

Tout en mangeant le maïs bouilli mêlé à l'*amasi* (lait caillé), Makabane mettait son frère cadet au courant de ses projets ; mais personne ne comprenait rien à la description que faisait le savant grand frère, de la voiture sans cheval qui va plus vite que le vent.

—Enfin, vous verrez vous-mêmes avant huit jours ! Vous verrez que quand il n'y a pas de bœufs à la voiture, ça va cent fois plus vite !...

—Nous verrons ! nous verrons :

Le lendemain matin, le grand coq noir n'avait pas encore chanté que Makabane et son frère Boyna se trouvaient déjà sous le grand Umsimbiti qui ombrage le *Kraal* des bœufs, qui depuis des mois ne reçoit plus dans son enceinte que les quatre cochons du *Kraal*. De bœufs, il n'y en a plus, Makabane en avait déjà donné douze au vieux Faku Mhlongo pour

obtenir sa fille Mhlopekazi en mariage. Les six autres bœufs ou vaches qui restaient, hélas ! ont été confisqués par les autorités militaires, en mars dernier, lors de la rébellion de la tribu de Charlie Fynn contre le gouvernement du Natal. Dès lors à quoi bon garder le vieux wagon qui achevait de pourrir à l'ombre de l'Umsimbiti. Il fut donc décidé que les quatre roues et les essieux du dit wagon serviraient à la construction de l'auto *cafre* ; les planches trop massives alourdiraient peut-être outre mesure la voiture, on les laissera donc de côté, mais Coyana devait aller au magasin acheter deux caisses : les planches de l'une feraient le fond de la voiture sur lequel on poserait l'autre caisse qui servirait de siège. Entre temps, Makabane allait démolir la vieille brouette dont la roue, quoique un peu grande, servirait de guidon pour la direction de l'automobile. Tout était donc sacrifié, mais c'était pour la gloire ! . . .

Trois jours après, une foule considérable s'était rassemblée au Kraal des Gumèdes on était venu de tous côtés, de Mahlongwa, de Malukake, d'Ispofre, d'Equra, voire même de l'Insikazi. Les langues allaient bon train pendant que Boyane achevait de décorer au charbon les côtés de la voiture. Makabane, lui, se tenait silencieux, le cou appuyé sur la grande roue d'arrière de sa machine. A toutes les questions qu'on lui posait il se contentait de répondre :

— Vous verrez, quand le soleil commencera à baisser, vous verrez, vous dis-je.

Mais les vieux se refusaient à croire que le wagon irait tout seul.

— Il a de l'eau dans la tête, le pauvre garçon, disaient-ils en haussant les épaules, il a la tête humide.

Ce qu
Les je
ville, pre
—Du
tité de v
garantis
—May
Il étai
cruches d
réunit de
un mome
d'une Gor
heure ava
dans tout
choses. Il
ordre : les
place et al
mouvemen
ner le serr
en voiture
Un forn
ces cœurs
—Tu es
—En av
Et d'une
tourne cett
B. . . (la c
mais rien.
scn serre-fi
Dis don

Ce qui sans périphrase veut dire : il est fou ! . . .

Les jeunes gens, au contraire, qui avaient travaillé à la ville, prenaient le parti de Makabane .

—Du tout ! du tout ! allez à Durban et vous verrez quantité de voitures qui marchent toutes seules, et je vous garantis qu'elles marchent !

—Mayebabo !!!

Il était à peu près trois heures de l'après-midi quand, les cruches de bière de la belle Mhlopekazi étant vidées, on se réunit de nouveau autour de la fameuse machine. C'était un moment solennel pour Makabane. Il ne s'agissait point d'une *Gordon-Bennett Cup* à gagner, il est vrai, mais son heure avait enfin sonné, il allait se révéler à ses concitoyens dans toute la supériorité d'un esprit fait pour de grandes choses. Il avait d'ailleurs pleine confiance ; tout était en ordre : les essieux bien graissés, les trois lanternes à leur place et allumées, la roue de direction obéissait au moindre mouvement et le bras vigoureux de Boyana ferait fonctionner le serre-frein d'une manière plus que satisfaisante. Donc *en voiture !*

Un formidable *garde à voo !* jette l'épouvante dans tous ces cœurs déjà bien émus . . . la route est libre . . .

—Tu es prêt ? dit Makabane à son frère, nous partons ?

—En avant !

Et d'une main tremblante d'émotion, le jeune homme tourne *cette petite affaire-là* dont lui avait parlé le docteur B . . . (la conduite). Il tourne, ouvre, ferme, ouvre encore, mais rien. Il tourne son guidon . . . rien ; Boyana manœuvre son serre-frein en avant, en arrière . . . rien !!!

Dis donc, descends, pousse un peu par derrière, une fois

partis, ça ira tout seul. . . De fait, elle est un peu lourde, notre machine.

Et Boyana pousse, pousse, d'autres poussent avec lui... la voiture avance de quelques pieds, aussitôt Boyana de sauter en place, ne voulant pas laisser la voiture partir sans lui. Mais hélas ! arrê ! . . .

Nouvelle inspection de la voiture : tout est en ordre... et cependant... que faire ?... une sueur froide perle au front de Makabane. Oui tout est perdu, surtout l'honneur ! car on l'a dit et on ne se gêne plus pour le redire sur tous les tons : " Il a la tête humide, le pauvre garçon ! "

* * *

Le surlendemain de ce jour mémorable, Makabane et Boyana se trouvaient à quelques pas de la porte au No 45, Smith Street, Durban. C'était la résidence du Dr B... 9 heures venaient de tinter à la tour du Tovon Hall : le docteur ne tarderait donc pas de sortir pour sa tournée journalière. L'occasion était bonne, et Boyana pourrait voir, de ses yeux voir, la fameuse machine du docteur.

Tiens ! te voilà de retour, Jim ! je suis content de te revoir car depuis ton départ j'étais sans domestique. Ta mère est guérie ? . . .

C'était le docteur qui sortait avec son auto.

— *Ai-ke !* bos, ma mère est bien, bien malade ; c'est la mort. Je suis venu te voir pour avoir des remèdes.

— Qu'a-t-elle, ta mère ?

— C'est là dans la poitrine.

— Elle tousse ?

—Beauc
—Elle a
—Kakul
—Elle ne
Rien du
—Bien !
passe à Jim
—Tiens,
la médecin
heures à ta
—Dank 3
Et le doct
—Bos ! e
n'y mets pas
—Bien st
faire marche
ger ?
—Uqinisi
tu ?
—Du pétr
• —! ? !
—Oui, ne
regarde et le
son réservoir
Jim n'en d
quelques teu
Quel doux
pauvre jeune
qui s'y étaien
lui avait attir

—Beaucoup.

—Elle a la fièvre ?

—*Kakuln* (beaucoup).

—Elle ne mange pas ?

Rien du tout.

—Bien !... Et le docteur gribouille une ordonnance qu'il passe à Jim :

—Tiens, va à la pharmacie du coin et on te donnera de la médecine, tu en feras prendre une cuillerée toutes les heures à ta mère. Dans 8 jours elle sera mieux.

—*Dank yô bos ! Dank yô !* merci, maître, merci !

Et le docteur allait partir.

—*Bos !* elle est bien jolie, ta voiture; mais est-ce que tu n'y mets pas du *muti* (drogue) pour la faire marcher ?

—Bien sûr que j'y mets du *muti*. Comment voudrais-tu faire marcher un cheval si tu ne lui donnes jamais à manger ?

—*Uginisile* (tu as raison) ! Mais quel *muti* lui donnes-tu ?

—Du pétrole.

• —! ? !

—Oui, ne sens-tu pas cette odeur de pétrole ?... d'ailleurs regarde et le docteur poussa l'amabilité jusqu'à lui montrer son réservoir de pétrole.

Jim n'en demandait pas d'avantage, trois coups de trompe, quelques *teuf-teuf-teuf*, et le docteur avait déjà disparu.

Quel doux rayon de soleil venait de briller dans l'âme du pauvre jeune homme ! il dissipa bien vite les noirs nuages qui s'y étaient amoncelés depuis la fameuse expérience qui lui avait attiré tant de railleries de tout son pays. Mais

désormais il avait le secret : “ Du pétrole ! du pétrole. Oui Boyana tu entends ? c'est du pétrole ! nous en aurons ! ”

En passant au magasin de Mahlongwa, il demande donc du pétrole et du meilleur : *American White Rose Oil*. Il en prend un bidon de 51 litres à 5 shillings et 6 pences, soit 6 fr. 95, il ne regarde pas la dépense.

On sut bien vite dans tous les kraals voisins que Makabane était revenu apportant le mytérieux *muti* qui devait actionner sa voiture, et que, tête folle, il avait oublié dans son premier essai.

De plus, les bonnes femmes se criaient la bonne nouvelle d'une colline à l'autre, invitant tout le monde à assister à la nouvelle expérience qui devait être couronnée d'un plein succès... On accourut de toutes parts. Makabane, impatient est déjà sur sa voiture, son bidon de pétrole entre les jambes et son frère à côté.

—Tu es prêt ?

—Oui.

—Alors en avant !...

la conduite est ouverte... calme plat... rien ne remue.

Et pourtant elle a du pétrole, cette fois !... soupire Makabane.

Oh !... mais imbéciles que nous sommes... N'as-tu donc pas remarqué que quand ton *bos* partait ça faisait *teuf-teuf* ?

—Ça c'est vrai ! répond Makabane soulagé, ça c'est ton affaire ; fais *teuf-teuf*, moi je dirigerai.

Cette petite affaire-là est de nouveau tournée en tous sens, pendant que Boyana s'époumone en *teuf-teuf-teuf* impuissants.

Survient le vieux Sifile Mhlongo.

—Di
vos aff
un peu
peut-être
être que
Et vi
la pente
Cette fo
ou pour
guidon
bonne v
—Peu
mure M
Et Bo
marche
toujours
Crrraa
C'est l
bidon de
voiture v
terre, ha
nos prairi
la voitu
course fol
voiture.
Un not
plet.
L'auto
fond de la

—Dites donc, les garçons, moi, je ne connais pas beaucoup vos affaires, mais je crois que si vous meniez votre voiture un peu plus loin, là où le chemin commence à descendre peut-être que la voiture partirait... et une fois partie, peut-être que ça irait mieux.

Et vingt bras vigoureux poussaient déjà la machine vers la pente douce qui s'étend en dessous du kraal des Gumède. Cette fois elle allait bien, la machine ! mais pour une raison ou pour une autre, elle était passablement réfractaire au guidon conducteur... Elle allait dans tous les sens et à bonne vitesse...

—Peut-être qu'elle a trop de pétrole à la fois !... murmure Makabane.

Et Boyana de tirer sur le serre-frein pour ralentir la marche qui devenait inquiétante, car la voiture accélérât toujours sa marche et était sans contrôle.

Crrrack !... Plouff...

C'est Boyana qui vient d'être projeté de son siège... le bidon de pétrole le suit, éventré... l'avant-train de la voiture venait de heurter un de ces petits monticules de terre, habitations des fourmis blanches, si nombreux dans nos prairies.

la voiture descend toujours à gauche, à droite, c'est une course folle. Makabane se cramponne des deux mains à la voiture.

Un nouveau *plouff*, mais formidable, puis silence complet.

L'auto était venue s'abîmer dans le marais qui occupe le fond de la vallée. On en voyait plus que l'arrière-train : de

même que pour Makabane, projeté en avant par l'arrêt subit de la machine, on en voyait plus que les deux jambes s'agitant désespérément hors de la vase.

Après des efforts surhumains et avec l'aide de Boyana, accouru à son secours, il réussit enfin à sortir de l'étang, mais dans quel état ! . . .

Pour comble de malheur, la foule les avaient suivis et n'avait pas de ménagements pour les pauvres garçons. Tout en remontant péniblement la côte qu'il avait si facilement descendue dix minutes auparavant, Makabane ne savait que répéter : " Oui les Blancs sont de vrais sorciers. Ils nous surpassent ! "

Depuis j'appris que Makabane était allé s'engager dans les mines d'or de Johannesburg, et que, se condamnant à un exil volontaire, il avait l'intention de s'établir au Transvaal.

LE

BOU

D

chrétien

Sur le

dévots c

au milier

l'habit ja

lisaient d

" Ce se

tent ces

voyez si

plus beau

INDO-CHINE

LES RELIGIONS AU CAMBODGE

Par M. LAZARE

Des Missions Etrangères de Paris

BOUDDHISME — MAHOMETISME — CHRISTIANISME

DU haut du navire qui l'emène au Cambodge, le voyageur aperçoit de superbes pagodes bouddhiques, plusieurs mosquées musulmanes, des églises chrétiennes.

Sur le navire même, des chrétiens vinrent me saluer ; des dévots du Coran se prosternaient vers le soleil couchant au milieu de la foule et sans fausse honte ; des religieux à l'habit jaune, la tête rasée, une besace de mendiant au côté, lisaient des livres de prières.

“ Ce sont, me dit-on des bonzes bouddhistes, qui habitent ces modestes cellules autour des pagodes que vous voyez si nombreuses sur les bords du Mé-Kong, un des plus beaux fleuves du monde ”.

À la vue de ces religieux mendiants qui se perpétuent depuis quatre siècles avant Jésus-Christ et à la pensée que je venais combattre et détruire ces religions fausses, mais qui cependant donnaient à ces peuples une auréole religieuse, un droit au respect et à l'admiration, mon courage aurait défailli, si je n'avais connu l'histoire de l'origine du christianisme en présence des religions de la Grèce et de Rome.

Après quelques années de séjour au milieu de ces diverses races, l'aspect actuel du Cambodge me parut en tout semblable, sous le rapport religieux, à la situation de la Gaule au début de la prédication de l'Évangile.

En Gaule le christianisme avait en face de lui la religion officielle des empereurs romains et la religion du peuple gaulois, le druidisme.

Dix siècles durant, il a lutté, souffert en Europe. Ce n'est qu'au VIII^e siècle qu'on peut considérer la France comme chrétienne. L'an 982, saint Bernard de Menthon trouve encore sur le mont Jovis un temple dédié à Jupiter avec ses prêtres. C'est seulement à la fin du XIV^e siècle que l'Europe devient toute chrétienne, par la conversion du grand duc Jagellon de Lithuanie, roi de Pologne, en 1386, qui, ne sachant, nous dit l'histoire, que le *Pater* et le *Credo*, allait lui-même les enseigner à ses sujets, pour les baptiser.

Le christianisme au Cambodge se trouve en face de deux religions peut-être plus invincibles que celle des Druides et des Romains : le bouddhisme, le mahométisme.

Sera-t-il vainqueur ? La promesse de Dieu nous assure la conversion du monde !!! Quelle heure ? Dieu seul le

sait !!
conver
d'Orie

Le
selon d
doiven

Sans
ces fils
me don
quelque
tard, al
pastor,

Après
j'ai la sa
du futur
Dieu r
d'églises
ques sur
vait conn
Et, dar
la consola
donner le
gloire, da
Dès mo
déjà ma p
Ce mon

sait !!! Puisqu'il a fallu dix siècles de prédication pour convertir l'Europe, il en sera probablement ainsi de ces pays d'Orient.

Le christianisme est une évolution qui suit son cours selon des règles voulues par son fondateur. Les apôtres doivent savoir attendre et souffrir.

Sans doute, je ne convertirai pas toutes ces races diverses ces fils du prophète, ces disciples de Bouddha ; mais Dieu ne me donnera-t-il pas de convertir quelques âmes, de préparer quelques pierres d'attente pour l'édifice qui s'élèvera plus tard, alors que la parole du Maître sera réalisée : *Unus pastor, unum ovile*. " Un seul pasteur, un seul troupeau ! "

* *

Après des années de travaux, d'épreuves, de privations, j'ai la satisfaction d'avoir jeté ma pierre dans les fondations du futur édifice chrétien au Cambodge.

Dieu m'a donné l'honneur de lui élever une douzaine d'églises à côté des mosquées, auprès des temples bouddhiques sur les bords du beau fleuve où jamais un cœur ne l'avait connu, ne l'avait aimé.

Et, dans mes vieux jours, Dieu me donne la joie suprême, la consolation peut-être unique de voir des Musulmans abandonner le Coran pour suivre Jésus-Christ, à qui soit amour, gloire, dans tous les siècles.

Dès mon arrivée au Cambodge, j'aurais voulu connaître déjà ma patrie d'adoption, le champ de mon travail.

Ce monde si nouveau pour moi, je l'observais avec curio-

sité ; je lisais les rares livres qui en parlaient et j'écoutais avec attention les anciens missionnaires. Surtout j'aurais voulu connaître ces religions que je venais détruire !!! Quelles étaient les mœurs de ces moines mendiants, leur rôle dans la société, leur vie publique, leur vie privée ?

Au cours de ces pages de mes souvenirs de vingt-cinq ans de séjour au milieu de ces populations, je dirai mes observations sur les deux religions du Cambodge, le bouddhisme et le mahométisme. Je tracerai ensuite l'histoire de l'évangélisation de ces contrées. Je dirai les travaux de nos vieux missionnaires, leurs vertus, leurs souffrances, mais aussi leurs succès, leurs déceptions.

Je dirai encore le travail, le zèle des apôtres modernes avec lesquels j'ai vécu et, plus heureux, je raconterai leurs succès et leurs joies. Ce sera l'histoire du christianisme au Cambodge.

DIFFICULTÉS À PARLER RELIGIONS

A parler religions, croyances ou superstitions des peuples qu'il évangélise, le missionnaire se heurte à deux écueils. S'il avoue sa sympathie pour certains sentiments religieux de ces populations, s'il parle en faveur de certains actes extérieurs religieux des prêtres ou bonzes, actes assez évidents pour un observateur impartial, il s'expose à se voir soupçonner de faiblesse ou d'illusion pour ne pas dire davantage.

D'autre part, attaquer en face les erreurs de doctrine, de morale, démontrer les contradictions ou les absurdités de la religion bouddhique ou de tout autre culte, c'est se buter à

des id
savant
naire es
peuples
ces. Tr
ni à le c
Autar
savant e
Non,
m'enlève
Je dir
sans de
bon ou n
sera étay
moi et l
mieux les
Les pa
de la Bir
" Bien
bouddhis
des plus p
qui l'envi
éclat. "

Plusieur
bien éclair
trois religi
mentionne

des idées de l'époque, à des préjugés modernes. Ainsi le savant de Quatrefages écrit : " La vive foi d'un missionnaire est souvent la cause d'erreurs. Il arrive au milieu des peuples qu'il veut convertir avec la haine de leurs croyances. Trop souvent il ne cherche ni à s'en rendre compte, ni à le connaître ".

Autant de mots, autant de faussetés de la part de ce savant et de ceux qui pensent comme lui.

Non, ma vive foi n'empêche pas mes yeux de voir, ne m'enlève pas la raison et je n'ai pas la haine.

Je dirai, sans chercher à plaire ou à déplaire aux partisans de cette théorie ou à mes coopérateurs, ce que je crois bon ou mauvais dans ces diverses religions, et mon opinion sera étayée par le témoignage d'écrivains plus savants que moi et l'approbation de mes confrères qui connaissent le mieux les mœurs et les habitants.

Les paroles suivantes de Mgr Bigandet, le savant évêque de la Birmanie, sont ma justification :

" Bien que basé sur des erreurs capitales, révoltantes, le bouddhisme enseigne un nombre des plus beaux préceptes et des plus pures vérités morales. Du sein des épaisses ténèbres qui l'entourent, il émet des rayons d'un incomparable éclat. "

TROIS RACES AU CAMBODGE.

Plusieurs races de peuples habitent le Cambodge. Pour bien éclaircir la question et faire connaître l'existence des trois religions si différentes dans un même royaume, je dois mentionner les diverses races, car chaque race garde sa

religion. Sans cette distinction, ce serait la confusion pour les lecteurs étrangers.

Ces diverses races vivent ensemble, près les unes des autres, sans se mélanger, gardent chacune son type d'origine, sa langue, ses usages, son costume, ses mœurs, son genre d'habitation et de vie.

Leur antipathie éloigne les alliances entre elles et les éloignera encore longtemps. La race conquérante, la race khmère, qui donne son nom au royaume et a soumis ces divers peuples, semble en voie de disparaître et sera absorbée par les autres races, les Tiams et les Malais, les Annamites et les Chinois émigrants.

Dans le Nord et l'Est du Cambodge, on trouve encore diverses tribus à l'état sauvage et dénommées sous le terme générique de Phnôns. Sous ce nom, la race maîtresse désigne les premiers habitants de ces contrées, les ancêtres des peuplades qui vivent seules dans les bois, soit indépendantes, soit tributaires du Cambodge. Ce sont des races diverses. Leur physionomie, leurs langues, leurs mœurs en sont la preuve. Ces aborigènes du pays, refoulés dans les bois par l'invasion des Tiams d'abord, des Khmers ensuite, n'ont pas les mêmes caractères ethnologiques de leurs dominateurs. Ils vivent à l'état sauvage et plusieurs vont presque nus.

C'était l'entrepôt des esclaves pour les races civilisées, surtout des Musulmans.

Toutes ces diverses races ont la religion des esprits à l'instar des peuples primitifs du monde entier, aussi bien de l'Afrique que de l'Asie.

A mon
religion
chassèrent
pas une r
sa liturgi
croyance
tels que,
anges, cr
Genèse.

Lors du
j'ai recuei
sauvages,
longtemps

Une lan
morte dan
duchesse
providenti

L'excell
ce malheur
remit ce p
m'être tra

Avec cet
ces pauvre
modeste ch
ces enfants
de passage
sur les font
peut lire :

Le mercer

A mon avis, c'est une dérivation de la religion naturelle, religion qui a sa source dans le souvenir des anges qui chassèrent le premier homme du paradis terrestre. Ce n'est pas une religion avec ses dogmes, sa morale, son fondateur, sa liturgie. C'est un état d'âme, la peur des esprits, la croyance à des êtres supérieurs bienfaisants ou méchants, tels que, nous chrétiens, nous croyons aux bons ou mauvais anges, croyance qui remonte aux premières pages de la Genèse.

Lors du décret de l'abolition de l'esclavage au Cambodge, j'ai recueilli environ quarante familles de ces Phnôn ou sauvages, arrachés de leurs montagnes, et esclaves depuis longtemps.

Une large aumône envoyée au nom de Mme Jauffret, morte dans l'incendie du bazar de la Charité, à côté de la duchesse d'Alençon, dont elle était la secrétaire, m'arriva providentiellement bien à propos.

L'excellent mari de cette digne femme, au lendemain de ce malheur qui a été peut-être cause de sa mort à lui-même, remit ce précieux secours à notre vénéré supérieur, pour m'être transmis.

Avec cette aumône, je pus d'abord couvrir la nudité de ces pauvres esclaves libérés, les nourrir et leur élever une modeste chapelle. Dernièrement, j'ai eu la joie de baptiser ces enfants de la forêt, et un officier de marine et sa femme, de passage à Thânh-Mâu, se firent un bonheur de les tenir sur les fonts baptismaux et, sur mon registre paroissial, on peut lire :

Le mercredi, 16 décembre 1903, en présence de M. et Mme

Adhémar Leclerc, de MM. Joly, Lazard, Ackermann, David, Gimpert, Réa ; le R. P. Génot, provicaire de la Mission de Saïgon, et M. Tandart ont baptisé quatre Musulmans et quarante-six Phnongs dans l'église de Thânh-Mau.

Maintenant, ils forment un village, ils sont heureux et fiers, fiers d'être libres, heureux d'être chrétiens. Tous cultivateurs, sobres, ces bonnes gens qui n'avaient pas un morceau d'étoffe pour couvrir leur nudité, lorsque leurs maîtres furent obligés de leur donner la liberté, sont, sinon riches, du moins à l'aise. Le dimanche, ils assistent à la messe avec des habits convenables.

Je vois même du luxe, des bracelets aux jambes des jeunes filles. Ils font ma joie et ma consolation. Puissent-ils être les prémices de la conversion de leurs congénères, de ces pauvres enfants des bois par trop délaissés !

CAMBODGIENS

Au chant X de ses *Lusiades*, Camoëns célèbre ainsi notre beau fleuve cambodgien :

“ A travers les plaines du Cambodge coule le Mékong, le souverain des eaux. Fleuve secourable, un jour tes bords hospitaliers sauveront d'un naufrage un trésor poétique, déjà trempé de l'onde amère, seul débris échappé aux écueils d'un Océan perfide, aux tempêtes, à toutes les misères qui accableront cet exilé, dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur.

L'histoire de ce vieux royaume Khmer et des bords de

son grand
même de
possèdent
ancêtres,
d'un peu

Leur sor
vieux satr
archives de
plus ou mo
mais se tai
Jamais all
sation. Nul
de l'époque

On ignor
Vât et d'Ar
mais sans d
et civilisati

D'après l
M. Aymonie
époque très

Plusieurs
avaient fond
quelques sièc
gigantesques
fini des déte
civilisée n'a

Un résiden
du roi la chr
une traducti

son grand fleuve chantés par l'infortuné poète est ignorée même de ses habitants. Ces populations insouciantes ne possèdent point d'écrits historiques qui parlent de leurs ancêtres, ou ces écrits et la tradition sont légendes, contes d'un peuple enfant.

Leur souvenir remonte à peine à deux générations. Leurs vieux satras, écrits sur feuilles de palmier, conservés aux archives des pagodes parlent de morale, disent des aventures plus ou moins héroïques, racontent des romans d'amour ; mais se taisent sur les faits et gestes des rois, du peuple, jamais allusion aux souvenirs de leur gloire, de leur civilisation. Nulle part trace de leurs travaux gigantesques, ni de l'époque de leurs constructions.

On ignore encore le roi, l'architecte et l'époque d'Ang Kôr Vât et d'Angkor Thôm, ruines superbes, témoins vivants mais sans date ou date inconnue encore de l'ancienne gloire et civilisation khmère.

D'après l'étude des monuments et des inscriptions par M. Aymonier, des migrations indiennes colonisèrent à une époque très ancienne l'Indo-Chine.

Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les Khmers avaient fondé un royaume sur le delta du Mékong, où, quelques siècles plus tard, leurs descendants élevèrent ces gigantesques monuments d'Angkor, qui étonnent par le fini des détails autant que par leur grandeur. L'Europe civilisée n'a rien de comparable.

Un résident de France a eu la bonne fortune d'obtenir du roi la chronique royale conservée à la cour et en a une traduction.

C'est plutôt un récit fabuleux, naïf, légendaire qu'une histoire. Il serait trop long de transcrire les longues pages de cette chronique. A travers ces légendes, ces apparitions des esprits, peut-on découvrir le cours des événements historiques autour desquels ces intelligences orientales et religieuses ont inventé des récits fabuleux, enfantins et surnaturels, semblables sous ce rapport aux légendes des peuples du Nord de l'Europe où la poésie a émaillé leurs origines, d'oppositions des dieux et d'interventions d'êtres mystérieux et imaginaires.

Peut-on, en supprimant tous ces fruits de l'imagination, écrire l'histoire des origines du peuple khmer.

Peut-être que lorsqu'on connaîtra les annales des peuples voisins, à l'esprit plus positif, tels que les Chinois, les Annamites, quand on aura recueilli et déchiffré toutes les inscriptions qu'on découvre sur les monuments, peut-être alors nos futurs savants nous écriront l'histoire plus détaillée de ce peuple dont on a pu rétablir la chronologie à dater du VI^e siècle de notre ère ; mais déjà on peut constater que cette race venue des Indes, a subi des influences par le contact des aborigènes ou le mélange de son sang à celui des Chinois ; cependant dans sa langue, dans ses mœurs, sur son physique, ce peuple portera encore longtemps les traces de son origine indienne et brahmanique.

De toutes ces légendes, je ne transcrirai que la légende naïve d'une vierge-mère et qui se rapproche du fait historique de la naissance de Notre-Seigneur.

La prophétie d'Isaïe : " *Ecce Virgo concipiet* ". Une Vierge enfantera ", jetée à travers le monde 700 ans avant

Jésu
soit
arme
s'enr
allai
Au
tie et
ture.
l'inte
leurs
Cet
vierge
de chu
le boe
événé
contac
La l
Une
Sophé
sa couc
cesse a
rable.
Au b
enfant
était so
Préa Ba
veille.
" L'er
khmer,

Jésus-Christ, avait dû se répercuter à travers toute l'Asie, soit par les Juifs des captivités de Babylone, soit par les armées d'Alexandre où sans doute des jeunes gens d'Israël s'enrôlèrent comme guerriers ou encore par les Juifs qui allaient faire le trafic dans les Indes.

Aussi tous les peuples de l'Asie ont entendu cette prophétie et chaque race l'a adapté à sa théodicée ou à sa littérature. Tous ces peuples ont fait concevoir une vierge par l'intervention de la divinité pour donner naissance à un de leurs monarques, conquérants ou législateurs.

Cette intervention ou ce contact de la divinité avec une vierge est plus ou moins grossier selon le genre de divinité de chaque peuple. L'air, le vent, la pluie, la lune, l'éléphant, le bœuf, selon la théogonie de chaque race ont coopéré à cet événement universel d'une vierge-mère qui conçoit par le contact de la divinité sans le concours de l'homme.

La légende khmère raconte ceci :

Une nuit, la fille du roi Préa Bat Tivong, la princesse Sophéa Vevey rêva que le dieu Indra était venu partager sa couche. Les devins consultés annoncèrent que la princesse aurait un enfant mâle dont le pouvoir serait considérable.

Au bout de dix lunes, la princesse mit au monde un enfant qui fut appelé Préa Méaléa. Indra fit annoncer qu'il était son père par un messager céleste qui se rendit près de Préa Bat Tivony, afin de l'assurer de cette grande merveille.

" L'enfant a été engendré, dit le messager céleste au roi khmer, sans que la mère ait eu à subir la moindre souillure.

C'est sur l'ordre du roi du ciel qu'un ange est venu reprendre vie dans le sein de votre adorable fille ”.

D'après la chronique royale, le règne de cet enfant divin, serait l'ère actuelle des Khmers, *Soha Machrach* qui commence soixante-dix-huit ans après l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'époque des empereurs Claude et Néron, de la prédication de l'Évangile par les apôtres. Ce règne fut l'âge d'or du Cambodge. C'est l'époque de la culture des arts et des plus beaux travaux. Indra lui-même invita Préa Vissacam, l'architecte divin, à reprendre la forme humaine et à venir sur la terre diriger les travaux de construction d'un magnifique palais pour l'usage de l'enfant.

Cette légende, surtout cet architecte divin descendu du ciel dévoileraient-ils le grand monarque sous le règne duquel les monuments d'Angkor se sont construits ? C'est peu probable. L'épigraphie et l'histoire contredisent la légende. C'est peut-être les premiers débuts de ces constructions qui marquent plusieurs époques par leurs matériaux et leurs sujets.

Puisque les monuments et les arts sont le miroir des mœurs de l'époque qui les voit naître, quelle ne fut pas, peu importe l'époque, le goût artistique, la civilisation de ce peuple qui élève ces galeries immenses, ces palais gigantesques devant lesquels l'esprit reste comme écrasé. Ceux qui ont vu les merveilles de Rome, le Colysée, le Palatin, les arènes de Nîmes, le théâtre d'Orange pensaient connaître les merveilles de l'univers.

A la vue de ces ruines grandioses, perdues au milieu des forêts sauvages, leur déception diminue leur admiration

pour
et être
Ce
jusqu'
Pacifi
l'ombr
Sa p
un mil
vrai, e
troisiè
des pay
gien.

Depu
belles p
kor. Le
bord de
français
torat de
tée dans
un seul
royauté
ou les A
et le Gra

Faire l
morale n'

pour les Romains. Ils sont comme fascinés. On croit rêver et être le jouet d'une féerie.

Ce royaume, qui s'étendait jadis depuis le golfe de Siam jusqu'au Ciampa, l'Annam actuel, des bords de l'Océan Pacifique jusqu'au milieu du Laos à Kémérat, n'est plus que l'ombre d'un royaume.

Sa population, qui devait être très dense, atteint à peine un million de sujets khmers, si le dernier recensement est vrai, et sur ce chiffre, sont compris les métis chinois à la troisième génération et fort nombreux ; car à l'exception des pays de montagnes, on ne trouve plus le pur Cambodgien.

* * *

Depuis deux siècles, les Siamois se sont emparés des plus belles provinces du Nord où se trouvent les ruines d'Angkor. Les Annamites ont occupé toutes les riches plaines du bord de l'Océan qui forment aujourd'hui la Cochinchine française. Et si le roi Norodom n'avait demandé le protectorat de la France, ou plutôt si la France ne s'était implantée dans toute l'Indo-Chine pour réunir tous ces peuples en un seul royaume, Norodom aurait été dépossédé de sa royauté et le royaume khmer n'existerait plus. Les Siamois ou les Annamites règneraient partout sur le Haut-Fleuve et le Grand Lac.

BOUDDHISME AU CAMBODGE

Faire l'histoire de Bouddha, parler de sa doctrine, de sa morale n'est pas mon but. On a tant écrit sur cette morale

et sur cette doctrine ! Je ne fais pas de la science, j'en suis incapable. Venu tard en mission, mes travaux d'évangélisation ne m'ont pas laissé le loisir de faire des études sérieuses et mon peu d'aptitude pour les langues ne m'a pas permis d'acquérir les notions nécessaires. J'ai noté, au jour le jour, mes impressions à la vue d'hommes nouveaux, j'ai fait des observations sur les mœurs, la vie extérieure, religieuse surtout ; je les donne bien simplement et j'ajoute quelques réflexions, fruits de mes lectures des auteurs-écrivains qui traitent ces questions selon les règles de la science et de l'art.

Tout d'abord, j'avoue que les auteurs nombreux qui ont étudié et écrit sur le bouddhisme, même les auteurs prêtres ou évêques n'ont pu s'entendre pour nous donner un résumé des dogmes bouddhiques sur la création, sur le Créateur, en un mot pour nous donner un *Credo* bouddhique. Tous ces écrits sont une compilation des livres sacrés ou un recueil de légendes sur la vie de Çà-Kia-Mouni. On ne peut les lire sans effort. Leur lecture est fastidieuse et pénible. Si elle satisfait parfois la curiosité, elle ne satisfait pas l'esprit des chercheurs des mystères de l'âme et de l'au-delà, car les conséquences que certains écrivains tirent de leurs études des doctrines et des théories de la théodicée bouddhique sont désespérantes.

Mgr Bigandet et M. Louvet concluent à l'athéisme de Bouddha ; Barthélemy Saint-Hilaire aussi.

C'est avec peine que je lis cette affirmation dans les écrits de ces trois savants. Je n'ose les suivre dans leurs rigoristes conclusions. Si pareille doctrine, pareille erreur capitale, se déduit de la doctrine de Bouddha, j'aime mieux croire que

cette int
nation o
quences.
positives
ger sur s
de Dieu,
aurait ré
Quoi q
les quest
croissance
Heureux
qu'un qu
athée.
Comme
naissait s
vie future
Mgr Le
Çakia-Mo
croissance
" A la v
feu, du s
rieure qui
faiblesse d
aurait pou
croissances
et de croy
la vie futu
prêche la r
la liberté d

cette intelligence supérieure, mal desservie par une imagination orientale, posait des principes sans prévoir les conséquences. Oui, il me semble que si un savant de nos races positives avait pu s'entretenir avec Çakia-Mouni, l'interroger sur sa doctrine et lui demander s'il croyait à l'existence de Dieu, d'un Être suprême et à la vie future, l'ascète indien aurait répondu par un doux sourire affirmatif.

Quoi qu'il en soit de la réponse du réformateur à pareilles questions, ses disciples et ses adeptes affirment leur croyance à l'immortalité de l'âme et à un Être créateur. Heureux illogisme, alors. Il serait par trop triste d'admettre qu'un quart du genre humain est sectateur d'une religion athée.

Comment donc expliquer ce silence de Bouddha, qui connaissait si bien la conscience humaine, sur la divinité et la vie future ?

Mgr Laouënan, qui n'ose se prononcer pour l'athéisme de Çakia-Mouni, donne une raison assez probante de la croyance en Dieu du réformateur du brahmanisme.

“ A la vue des adorateurs des *Pingas*, des serpents, du feu, du soleil, de Siva, Vichnou, cette intelligence supérieure qui connaissait si bien le cœur humain et surtout la faiblesse de l'esprit de l'homme, comprit la difficulté qu'il y aurait pour ne pas dire l'impossibilité à réunir ces diverses croyances des nombreuses races des Indes, à l'unité de foi et de croyance ; alors il ne s'occupe ni de la divinité, ni de la vie future. Il ne prêche pas une religion de l'esprit. Il prêche la morale, la réforme des mœurs et laisse à l'esprit la liberté de penser et de croire ”.

Ces peuples avaient des mœurs, des cultes barbares, le sacrifice des animaux, quelques-uns les sacrifices humains, tous l'idolâtrie. La morale de Bouddha adoucit les mœurs, détruit les pratiques barbares, abolit les castes, prêche l'égalité, défend l'idolâtrie. Ainsi, il nous paraît une des plus belles figures de l'humanité, un bienfaiteur des peuples, une intelligence supérieure ; mais, soit dans sa doctrine, soit dans sa morale, il laisse les preuves de l'origine humaine de sa religion.

ORIGINE DU BOUDDHISME AU CAMBODGE

La religion primitive des Khmers était le brahmanisme comme d'ailleurs la religion de toutes les races de civilisation indoue. A quelle époque le peuple cambodgien a-t-il renié le culte de Çiva et Vichnou ?

On ne peut savoir la date de cette révolution par l'histoire khmère. Aucun souvenir dans leurs livres. La tradition est nulle. Seule, l'épigraphie parle. C'est l'histoire extraite du sol, histoire écrite à l'heure des événements.

Tous les vieux monuments khmers, à défaut de l'histoire écrite, indiquent que le brahmanisme était la religion des rois, du peuple à l'époque qu'ils ont construit ces superbes palais et ces temples. Brahma Sevir, Vichnou, la trimourti indienne, sont les divinités sculptées sur la pierre d'Angkor-Thom.

Des missionnaires, nous disent les légendes, venus du nord ou du sud (peu importe cette question historique discutée par les savants), ont certainement prêché le Bouddha vers la fin du VI^e siècle.

Quelques au V
Vier, date
tions bouc
la pierre.
Au XII
semblent
grands son
bouddhist
Un voya
1295. Sa r
des mœurs
pays qu'il e
Dans ce
" Panki " p
Kou. C'est
Ceux des
de grands p
portent des
du poisson,
usage de cl
sont la plup
seule statue,
sur des feuil
Le voyage
bouddhisme
dre la religio
Nous somm
encore la reliq
foule, de l'ave

Quelques rares inscriptions donnent des *ex-voto* bouddhiques au VII^e siècle. La plus ancienne trouvée à Veat Prey Vier, date de 665 de notre ère. Après cette date, les inscriptions bouddhiques et brahmaniques partagent l'honneur de la pierre.

Au XII^e siècle et surtout au XIII^e, les deux religions semblent se partager les consciences ; mais le roi et les grands sont toujours dévots à Indra, tandis que la foule est bouddhiste.

Un voyageur chinois visite le Chinla ou Cambodge, en 1295. Sa relation de voyage, traduite par de Rémusat, parle des mœurs et donne quelques détails sur les religions du pays qu'il explore.

Dans ce royaume, dit-il, on nomme un homme de lettres " Panki " pandit, savant, un prêtre de So (Boudh). Tiou-Kou. C'est le nom des bonzes actuels de " Lou-Crou ".

Ceux des Panki qui entrent dans les charges deviennent de grands personnages. Les Tiou-Crou se rasent la tête, portent des habits jaunes, marchent nu pieds. Ils mangent du poisson, de la viande. Ils s'abstiennent du vin. Ils font usage de chaises à porteurs et de parasols. Leurs temples sont la plupart couverts en tuiles et ne contiennent qu'une seule statue, celle de Bouddha. Les livres sacrés sont écrits sur des feuilles de palmier. Il n'y a pas de religieuses.

Le voyageur peintre nous fait un tableau réaliste du bouddhisme moderne au XX^e siècle. On ne peut mieux peindre la religion actuelle du peuple cambodgien.

Nous sommes en 1295. Là secte triomphante n'est pas encore la religion du roi, des grands. C'est la religion de la foule, de l'avenir, de demain.

Une révolution éclate en 1320, 25 ans après le voyage du touriste chinois. Elle fait monter sur le trône antique des khmers un roi bouddhique et la statue de Bouddha sur les autels de Seva et Vicinou. Ces dieux brahmaniques sont décapités, arrachés des monuments et jetés dans les combles où des voyageurs modernes ont pillé à l'instar des vandales.

* * *

Le culte officiel du Cambodge actuel, c'est le bouddhisme. Le roi, les princes, les grands, la cour, les mandarins, le peuple, sont tous des dévots à Bouddha.

Tous ont vécu à la pagode, soit comme élèves avec l'habit religieux, soit comme bonzes plusieurs années durant. Le roi lui-même a revêtu l'habit jaune, a endossé la besace de mendiant.

Ce culte, cependant, a conservé plusieurs pratiques religieuses des anciennes religions, soit brahmaniques, soit idolâtres, religion des aborigènes. Ainsi le roi garde dans son palais des descendants des Brahmes, les Bakous, Panki chinois, qui le couronnent, ont la garde de l'épée sacrée des anciens Khmers, des reliques brahmaniques, les idoles Vichnou et Séva. Ces Bakous bénissent l'eau lustrale, l'eau du serment et observent des pratiques défendues par le Bouddha.

Le peuple et même les prêtres bouddhistes, au sortir de la pagode, conservent la religion des esprits "neacta", ou génies tutélaires, gardiens d'un territoire, d'une forêt, d'un village, d'une montagne. C'est l'ancienne religion des premiers habitants du pays avant l'arrivée des Khmers. Le Cambod-

gien élève
pagodes bo
aux bords c
offrir des f
dues par la
A part ce
est bouddhi
peut-être qu
détourné de

Nourrir le
nes et des flet
à la construc
Venir trois
lecture des liv
l'habit jaune
l'autre monde

Voilà le bot
quotidiennes c
aucune pratiq
une adhésion
du Bouddha.

Tout jeune
par ses parents
apprendre à lire
religieux, assis
ture, lui offre
l'âge de 15 ans,
s'établir, nombr
des mérites fut

gien élève des autels à des esprits " neacta " à côté des pagodes bouddhiques, sur les routes, sous les grands arbres, aux bords des fleuves, près des étangs, et souvent il vient offrir des fleurs, du riz à ces esprits, pratiques aussi défendues par la doctrine bouddhique.

A part ces vestiges de ses anciens cultes, le peuple khmer est bouddhiste et, au dire des voyageurs, c'est au Cambodge peut-être qu'on trouve le bouddhisme le plus pur, le moins détourné de sa source.

Nourrir les bonzes, offrir, à la pagode, des fruits aux moines et des fleurs à Bouddha certains jours de l'année, coopérer à la construction des temples par des offrandes pécuniaires.

Venir trois ou quatre fois par an aux fêtes entendre la lecture des livres de morale ou de préceptes religieux, revêtir l'habit jaune un an ou deux pour gagner des mérites dans l'autre monde.

Voilà le bouddhisme des Cambodgiens. Point de prières quotidiennes dans les maisons, en famille. Pas de sacrifices, aucune pratique d'abstinence. C'est plutôt un état d'âme, une adhésion à une morale et à une croyance à la divinité du Bouddha.

Tout jeune enfant, le Khmer est présenté à la pagode par ses parents, à titre de novice, vers l'âge de 12 ans pour apprendre à lire, à écrire. Plusieurs endossent un petit habit religieux, assistent le bonze prêtre, lui servent sa nourriture, lui offrent à genoux l'eau pour ses ablutions. Vers l'âge de 15 ans, l'enfant retourne dans sa famille. Avant de s'établir, nombreux sont les jeunes gens qui, pour acquérir des mérites futurs et la considération des hommes se font

moins deux ou trois ans. Ils quittent ensuite l'habit religieux et se marient. Certains persévèrent, mais le bonze à perpétuité est assez rare.

Le vrai bouddhiste, c'est le bonze sorti de la pagode. C'est lui qui incarne la doctrine, la morale de Bouddha. A ces titres, il a droit aux pages les mieux étudiées de ces souvenirs.

ENTRÉE À LA PAGODE

Quand un jeune homme a fait vœu d'acquérir des mérites pour la vie future et l'estime parmi ses compatriotes, il achète une besace de mendiant qu'il fait entourer d'étoffes jaunes et rouges. Sa mère lui prépare sa robe de bonze et, au jour fixé avec le supérieur de la pagode où il désire se retirer, il se présente au monastère.

Le cortège d'honneur qui accompagne le futur moine de sa maison à la bonzerie est un tableau on ne peut plus pittoresque. Les jeunes gens de son âge, ses amis, l'entourent. Sa mère, ses sœurs, les matrones, les jeunes filles, revêtues de leurs plus beaux habits de fêtes, l'accompagnent, leurs écharpes en soie, aux diverses couleurs flamboyantes, roses bleues, vertes, violettes, jaunes, rouges, flottent au vent. Les unes portent, sur des plataux en cuivre, des fleurs, du riz, des gâteaux, les autres, les habits jaunes du futur bonze. Les parents ont des présents pour la pagode et les religieux. Tous suivent le cortège. C'est un tableau ravissant qui se déroule sous les ombrages, près des maisons et sous ce beau ciel des tropiques au lever du soleil.

A l'entrée de la pagode, la foule se prosterne sur des nat-

tes, devant
aux pieds
souvent de

Quand le
flamboyant
cri de satisf
larmes de jo

La foule
suivre la rè
Accompag

Au dernier
réveille. Aux
la retraite de
res avant l'ar
gode pour pr
A travers l
chaque villag
ce rappel relig
cute dans le c
et suggère à l'

Je n'oublier
de mon apost
Parti de Phi
mère, à Oudon
aborde au dé
avant le jour.

tes, devant l'autel de Bouddha, et le postulant s'agenouille aux pieds du bonze consécrateur, entouré de ses collègues et souvent de nombreux religieux des pagodes voisines.

Quand le Phikou se relève, revêtu de son habit jaune, flamboyant neuf, sa tête rasée et sa besace au côté, c'est un cri de satisfaction qui s'échappe des assistants. On voit les larmes de joie aux yeux de sa mère.

La foule se retire et laisse le novice avec ses collègues, suivre la règle du maître.

Accompagnons-le dans sa vie de chaque jour.

LA JOURNÉE D'UN DONZE

Au dernier chant du coq, à l'aube naissante, le bonze se réveille. Aux mois de septembre et d'octobre, en souvenir de la retraite de Bouddha, le moine bouddhiste, de longues heures avant l'aurore, doit quitter sa cellule, et monter à la pagode pour prier.

A travers le Cambodge, le son du tam-tam retentit dans chaque village. C'est un son lugubre dans la nuit noire, que ce rappel religieux qu'on entend de partout. Ce son se répercute dans le cœur du missionnaire, laisse tristesse, mélancolie et suggère à l'esprit de sérieuses réflexions.

Je n'oublierai jamais l'émotion peut-être la plus poignante de mon apostolat.

Parti de Phnôm-Penh pour aller rendre visite à la reine-mère, à Oudong, l'ancienne capitale du royaume, ma barque aborde au débarcadère de Compong-Louong, longtemps avant le jour. J'entends comme des voix qui priaient et les

tams-tams timbrer au loin et de partout des notes sombres.

Je descends à terre, malgré la nuit noire, obscure, et je vois une pagode toute dorée.

A tâtons, je gravis les nombreux gradins et, en attendant le jour, je me promenai sur le perron.

J'aperçois une porte et un éclair de lumière à travers une fente. Je pousse la porte. Quel spectacle !!! surtout quel frisson au cœur !!!

Un vaste temple, aux colonnes polychromes. Un immense autel tout étincelant de lumières. Sur cet autel une énorme statue dorée de Bouddha et sur le pavé, une vingtaine de personnages aux riches étoffes jaunes, prosternés en adoration dans un silence profond.

Ma journée fut triste ; mes prières bien humbles !

Ma conviction était faite. Je compris la raison des insuccès de nos vieux missionnaires et l'obstacle à la conversion de ces peuples religieux.

Non, tant que le Cambodge, le Siam, le Laos, la Birmanie auront des religieux pareils nous ne pourrons convertir ces populations.

Oui, des bonzes chrétiens, des moines chrétiens à l'instar des bonzes !!! Le missionnaire, seul, perdu, au milieu de ces nombreuses pagodes, en face d'ascètes vénérés, n'aura jamais d'influence.

Au lever du soleil, les bonzes quittent la pagode, prennent leur marmite de mendiant, qu'ils suspendent au côté et s'en vont à la file les uns des autres, le supérieur en tête, mendier leur pitance.

Déjà, au son du tam-tam, et dans chaque maison on avait

cuit le
ment b
en silen
vant ch
femme,
Celle-
dans la
sans ose
que celu
diction.
Quand
sur leurs
bonzes n
attendent
les pagoc
Tandis
teurs et le
tous dans
agenouillé
coulpe, c'e
bouddhiqu
ignorants.
A ce tab
sible, à le
moines, dr
chemins, a
mon admire
Dans la
religieux, d'

cuit le riz le plus blanc. Les religieux, les yeux modestement baissés à terre, sans regarder ni à droite ni à gauche, en silence et en ordre, parcourent le village, s'arrêtent devant chaque maison, d'où sort une jeune fille, ou une vieille femme, ou la maîtresse du logis.

Celle-ci se prosterne en adoration, s'agenouille et verse dans la marmite de chaque bonze qui passe devant elle, sans oser la regarder, une ou deux écuelles de riz, tandis que celui-ci, toujours sérieux et recueilli, récite une bénédiction.

Quand la marmite est pleine, les mendiants reviennent sur leurs pas, toujours en ordre, en silence. Les élèves bonzes non encore initiés, eux aussi avec l'habit jaune, attendent leurs maîtres au coin de l'enceinte qui entourent les pagodes toutes ombragées par des arbres séculaires.

Tandis que ces novices enlèvent les marmites des quêteurs et les emportent dans les cellules, ceux-ci se groupent tous dans un coin de la cour, se séparent deux à deux et, agenouillés l'un devant l'autre, se confessent. C'est la coulpe, c'est la correction fraternelle. C'est le *confiteor* bouddhique : formule en langue pali, incomprise de ces ignorants.

A ce tableau au matin, d'une religion extérieure très sensible, à la scène élégante et pittoresque de ces groupes de moines, drapés dans leur robe aux couleurs d'or, sur les chemins, au milieu d'une luxuriante végétation, se borne mon admiration.

Dans la journée, la vie du bonze n'est plus une vie de religieux, d'ascète, mais d'un paresseux déceuvré. Il mange

la pitance mendée vers les onze heures. Ensuite, il fume, il joue le restant du jour, ou il cause avec les oisifs du village, il mange des fruits ou boit l'eau de coco dans la soirée, ou il visite, d'une pagode à l'autre, s'il aime mieux cette distraction. Voilà leur existence. Sans doute, ils donnent l'instruction à quelques enfants, mais cette instruction, se borne à la lecture, à l'écriture. Ce sont plutôt les élèves qui apprennent ensemble, les plus âgées entraînent les plus jeunes.

Si ce culte extérieur, ce maintien sévère paraît touchant, si ce tableau pittoresque du matin peut satisfaire la vue, on se sent pris de pitié pour ces bons religieux, qui ignorent la langue dans laquelle ils prient, ne connaissent pas la vie de l'homme mortel qu'ils adorent. Cakia-Mouni est un simple mortel. Sa vie a été belle, sa morale pure, ses préceptes excellents. Jamais il ne s'est dit Dieu. Lui-même a aboli l'idolâtrie. Ses disciples l'ont déifié et l'adorent. C'est l'erreur la plus grossière, erreur digne plutôt de pitié que de mépris.

J'apprécie le rôle social du bouddhisme. J'en admire certains préceptes. C'est, je l'avoue, la religion humaine, qui par ses préceptes, sa morale, sa liturgie, a le plus de contact avec la vraie religion révélée.

Mais, comme l'a fait l'auteur du *Bouddhisme au Cambodge*, oser mettre cette religion en parallèle avec la sublimité du christianisme et donner même la préférence à Bouddha sur Jésus-Christ, aux paroles de Bouddha sur les paroles de Jésus à sa mère, ou mourant sur la croix, c'est faire preuve d'un petit esprit ou d'un esprit faux.

Donner la préférence à la charité de Cakia-Mouni contre

celle de
n'avait
surtout
Si la
précepte
les natio
les Thik
supérieu
suivre l'
des naïfs,
Si dans
scientifiqu
aussi erro
du Christ
bouddhiqu
celle que l
savant M.

Cet aute
séquences c
de vive voi
j'ai de plus
grande parti
avais dit : "
une critique
prophète.
C'est au C

celle de Jésus-Christ, c'est d'un mauvais goût que personne n'avait osé encore. C'est un blâme jeté à l'Europe chrétienne, surtout aux missionnaires chrétiens.

Si la religion de Bouddha l'emporte par sa morale, par ses préceptes, par sa charité, l'Europe entière, c'est-à-dire toutes les nations civilisées sont dans l'erreur. Les Cambodgiens, les Thibétains et tous ces peuples bouddhistes nous sont supérieurs. L'Europe entière doit renier le christianisme et suivre l'idolâtrie des bonzes, et tous les missionnaires sont des naïfs, pour ne pas dire davantage.

Si dans les chapitres où cet auteur traite les questions scientifiques, cosmographie ou ontologie bouddhique, il est aussi erroné que dans sa préface et ses fréquents parallèles du Christ et de Bouddha, de l'esprit chrétien et de l'esprit bouddhique, son gros volume mérite la même critique que celle que lui donne dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, le savant M. Finot, pour sa petite brochure sur le roi Visandar.

* * *

Cet auteur n'avait évidemment pas réfléchi aux conséquences de ses thèses. Bien souvent je le lui avais dit de vive voix. Qu'il excuse ma franchise. Il attaque ce que j'ai de plus sacré au cœur. J'avais lu son manuscrit en grande partie. Il savait mon opinion et plusieurs fois je lui avais dit : " Vous dites des erreurs. Corrigez ou vous aurez une critique mauvaise ". Je ne croyais pas être si bon prophète.

C'est au Cambodge que cette religion a été prêchée en

dernier lieu. C'est aussi au Cambodge qu'on trouve le bouddhisme le plus pur, le plus orthodoxe. Nulle part, son clergé n'est si nombreux. Le dernier recensement de cette année donne trente-quatre mille quatre cent soixante-huit bonzes.

Comme toutes les religions humaines, le bouddhisme a eu partout ses jours de ferveur à son début, puis un état stationnaire pendant de longues années, enfin sa décadence et pour ainsi dire sa mort. Il n'existe plus aux Indes, son berceau. Il disparaît en Chine, surtout au Japon. Il est nul en Annam. Pour un observateur, au Laos, au Siam, il est bien affaibli. L'auteur du *Bouddhisme au Cambodge* semble prophétiser un commencement de déchéance dans ce royaume. Si cet aveu venait de moi, je paraîtrais suspect, je cite la page de son ouvrage :

“ Telle est la règle du religieux... Cependant on peut constater certains points où la règle a faibli. Les vêtements qui, autrefois, étaient en coton, sont souvent en soie... Les religieux, pour mendier, ne sortaient point sans leur écran, ne l'emportent plus maintenant et ne se voilent plus la face quand ils prient... Ils sont de plus en plus ignorants et se montrent de moins en moins soucieux de bien enseigner les enfants. Les religieux qui, jadis, ne devaient pas recevoir de l'argent, en reçoivent maintenant quelquefois, non pour eux ; mais pour le couvent... Les ex-voto portés à la pagode, les dons particuliers sont plus rares... Les laïques qui, vêtus de blanc, fréquentent les religieux, récitent les prières comme eux, sont très rares aujourd'hui.

“ Les religieux cambodgiens sont très disciplinés et

jouissent
l'Indo-Ch
beaucoup
scandales
Cambodge
rieurs, gai
ne support

jouissent d'une grande réputation de pureté dans toute l'Indo-Chine... Mais au Laos, au Siam, ils sont de mœurs beaucoup plus libres et beaucoup moins scrupuleux ; les scandales dans ces deux pays sont plus fréquents qu'au Cambodge... A Angkor-Vat, les bonzes sont bruyants, rieurs, gais, et à Stung-Strêng, ils ont un air dégagé qu'on ne supporterait pas au Cambodge ”.

(A suivre).

AFRIQUE

TOUCHANTE HISTOIRE
D'UN JEUNE CHRÉTIEN SOMALI

LETTRE DU R. P. DELORE, CAPUCIN,
MISSIONNAIRE AU SOMALILAND

Impossible de lire sans une émotion poignante la lettre suivante que nous devons à un jeune missionnaire lyonnais revenu momentanément en France pour raisons de santé. Le touchant épisode qu'elle relate montre quelles natures profondément sensibles et délicates se rencontrent parmi les chrétiens du Somaliland, parmi les enfants d'une race que l'on classait si injustement, naguère encore, parmi les plus sauvages, les plus arriérées, les plus irréductibles de l'humanité.

AU moment de quitter ma ville natale pour retourner dans mon pays d'adoption, le Somaliland, je tiens à vous adresser cette petite relation. Ce ne sera qu'un mot ; mais, je l'espère, avec la bénédiction de Dieu, il dira plus qu'un long discours.

Peut-être, d'ailleurs, bientôt, pensons-nous entretenir plus

longue
dans ce
Je ve
baptême
Charl
heureux
temps n
et, une f
il l'en a
lassé de
Duran
pérament
par favet
baptême.
Ses eff
première
ment tran
Quelque
enfant dig
souvent en
s'aiment sa
Vint un,
quelques s
l'intérieur
puis la Fr
voulut m'a
milieu des
tour à tour,
chemin mon

longuement les âmes charitables des débuts de la mission dans ce pays, de son progrès, de nos espérances !

Je veux, aujourd'hui, parler de Yousouf, qui reçut au baptême le nom de Charles.

Charles avait dix-sept ans lorsqu'il vint à la mission, heureux enfin d'y rester. Son père l'avait pendant longtemps menacé de sa colère s'il entraît chez les missionnaires et, une fois qu'il était venu passer quelque temps chez eux, il l'en avait retiré et l'avait gardé plusieurs années. Enfin, lassé de la constance de l'enfant, il l'avait laissé libre.

Durant deux ans, Charles chercha à dompter son tempérament emporté et montra de si beaux sentiments que, par faveur, au bout de ce temps, le Père le jugea digne du baptême.

Ses efforts redoublent sans cesse et, au moment de sa première communion, à part quelques oublis, il paraît vraiment transformé.

Quelque temps après, il épousa Valentine, charmante enfant digne de lui. Pour être plus unis, ils s'approchent souvent ensemble de la sainte table... Aussi, comme ils s'aiment saintement !

Vint un jour où la fièvre me saisit et me terrassa. Après quelques semaines, il me fallut quitter notre station de l'intérieur pour regagner Berbera (sur la côte), puis Aden, puis la France. Quand Charles apprit que je partais, il voulut m'accompagner. Durant cinq heures, la nuit, au milieu des rochers, il me tint sur la mule qui me portait ; tour à tour, me soutenant la poitrine et le dos, selon que le chemin montait ou descendait. Puis, comme, arrivé dans la

plaine, je ne pouvais continuer, il me laissa aux mains de ses compagnons sous un arbuste, au milieu du désert. Pour lui, il partait à toute vitesse pour Berbera, afin de me trouver une litière sur laquelle on me porterait jusqu'à la côte. En plein midi, quoique bien fatigué, il revint avec les porteurs ; puis il retourna jusqu'à la mission, ayant traversé trois fois, en quelques heures, ces vingt kilomètres de désert brûlant.

* * *

J'écrivis le récit de cette belle action au R. P. Etienne, supérieur de la station, qui me fit la réponse suivante :

“ Shimbiralech, 11 avril 1907.

“ Puisque Charles s'est si bien conduit, je cherche à le récompenser. J'ai envie de lui donner le dernier âne qu'on nous a envoyé. J'ai été très heureux d'apprendre cette belle action. Ici, je l'ai fait causer :

“ — J'ai fait comme les autres ”, m'a-t-il répondu.

“ Cette simplicité m'a encore fait plus de plaisir, si bien que j'ai pensé à lui donner aussi la petite ânesse, la dernière née.

“ Quand je lui ai demandé ce qui lui ferait plaisir, il m'a répondu qu'il était heureux comme cela. Comme j'insistais, il me dit :

“ — Je désire que Dieu me donne une bonne santé et que vous me conduisiez dans le chemin du ciel !

“ — Que veux-tu qu'on t'achète en Europe ?

“ — Une petite croix pour suspendre sur ma poitrine.

“ —
“ —
“ —
“ —
“ Puis
quelques
d'autres

Autan
alors, aut
Comment
aussi que

Voici l

J'ai à v
du mois d
tine, s'en e
horribleme
tion de Ch
ralech à B
tout le te
prendre qu
terrasse. L
“ Oû est
désespérer

“ — Rien autre ?

“ — Rien autre.

“ — Alors, c'est tout ?

“ — C'est tout ! ”

“ Puisse-t-il persévérer dans ces beaux sentiments ! Si quelques-uns de nos néophytes nous font de la peine, d'autres nous consolent ! ”

* * *

Autant la belle action de ce noble cœur m'avait touché alors, autant je m'attriste aujourd'hui !... Je m'attriste... Comment faire autrement ? Je vous le demande ?... Mais aussi quelle consolation ! Lisez, âmes chrétiennes, et jugez !

Voici la lettre que je reçois du R. P. Etienne :

Berbera, 27 septembre 1907.

J'ai à vous continuer, hélas ! l'histoire de Charles. Le 21 du mois de septembre, sa chère compagne, la petite Valentine, s'en est allée vers les régions célestes, après avoir horriblement souffert et mis au monde une fillette. L'affliction de Charles est affreuse à voir. Il est venu de Shimbi-ralech à Berbera (40 kilomètres) en pleurant, en sanglotant, tout le temps. Arrivé ici, il était quasi râlant. Il ne put prendre qu'un demi-verre d'eau. Je le fis coucher sur la terrasse. Là, il commença à déchirer sa chemise en criant : “ Où est Valentine ? ” Je lui dis : “ Charles, vas-tu te désespérer comme un païen ? ” et j'allais lui adresser des

reproches, quand il me dit : “ Ma croix ? c’est ma croix que je cherche !... Donnez-moi mon crucifix ! ” Il l’avait sans doute perdu le long du chemin et il le cherchait sur sa poitrine. Je lui remis mon rosaire. Il en prit la petite croix et la baisa avec transports, pareil au naufragé qui a enfin saisi un débris sauveur.

Comme il aimait Valentine !... D’ailleurs celle ci le méritait bien ! Elle était si bonne, si douce, si pieuse, si humble, si obéissante !

Lundi dernier, j’ai chanté une messe de *requiem* pour le repos de l’âme de la chère défunte. Je ne savais que faire pour consoler ce pauvre Charles qui se mourait de douleur en baisant à chaque instant un crucifix de missionnaire que je lui ai prêté. Il me vint à l’idée de lui traduire les plus émouvantes prières de la messe de *requiem*.

Les paroles que l’Eglise nous fait dire sont si touchantes et si consolantes qu’il fut soulagé à l’instant. Alors, avec un courage admirable, il se raidit contre sa propre douleur et alla se mettre au travail.

Devant lui est son grand Christ qu’il regarde et qu’il baise souvent, toutes les fois, sans doute, que la douleur menace de lui briser le cœur (il se plaint que le cœur lui fait mal !) Jadis il faisait la sainte communion trois fois par semaine ; il m’a supplié de la lui laisser faire tous les jours, maintenant. Quand il est libre, il est à l’église ; ou bien, on le voit aller et venir lentement, son crucifix à la main, son livre de prières somalis ouvert à la page qui contient cette prière : “ Seigneur, vous me l’aviez donnée et vous me l’avez ôtée ; que béni soit votre saint Nom ! ”

Il a e
“ Ma
vous den
ma Vale
Aujou
qu’il ne
peu rejo
Hier, j
et faire
a parcou
drait bie
Avant
“ Si Die
pour qu’i
Pauvre
désirs !
Je m’a
tirer une
ingrats e
qui les c
faire de c
de la prin

Il a écrit à la supérieure des sœurs ;

“ Ma chère Mère, combien je vous serai reconnaissant si vous demandiez aux Sœurs et aux filles de prier pour que ma Valentine aille vite au ciel ! ”

Aujourd'hui, je lui ai demandé s'il a dîné ; il m'a répondu qu'il ne peut pas manger. Je crains bien qu'il n'aille sous peu rejoindre dans la tombe celle qu'il pleure.

Hier, je lui ai dit de sortir quelquefois pour prendre l'air et faire diversion à son chagrin. Ce matin, il s'en est allé et a parcouru la ville à la recherche de son frère qu'il voudrait bien convertir à Jésus-Christ.

Avant mon arrivée à Berbera, il avait dit à Valentine “ Si Dieu nous donne un garçon, nous le lui consacrerons, pour qu'il daigne en faire un prêtre ! ”

Pauvre enfant ! Dieu lui tiendra compte de tous ses bons désirs !

Je m'arrête, chers lecteurs, et je vous laisse le soin de tirer une conclusion... à vous de juger si les Somalis sont ingrats et sans cœur ; si c'est l'intérêt ou l'esprit de Dieu qui les conduit ; et s'il y a quelque espérance ou non, de faire de ce peuple, un peuple chrétien, digne des chrétiens de la primitive église qui savaient être apôtres et martyrs !

CHINE

CROQUIS ET CAUSERIES

Par M. REGIS GERVAIX

De la Société des Missions Etrangères de Paris

Missionnaire au Kouang-tong (Chine)

I

SALUT AUX LECTEURS

L m'est doux de venir causer un brin avec vous.
C'est un bonheur et un délassement.

Un bonheur, parce que vous êtes des amis qui tendez au petit missionnaire votre cœur et votre obole, parce que vous priez pour son œuvre lointaine et l'aidez ainsi à conquérir l'âme des peuples.

C'est aussi un délassement.

Nul de vous ne l'ignore. Pour un jeune homme épris de liberté, il faut des heures de gaieté, de repos, d'insouciantes rêveries.

Moi je
sez-moi d

Lorsqu
a brouté
je peux, r
sur ma fl
vieillie.

Ecoutez
oreille se f
ma chevro
de Galaad.

J'ai pron
faut bien, p

Mais à l'
encore une
troupeau qu

Et sans ré
bâton et m
Tsanshing et
bre 1905, dre

Avant d'al
pas longtemp
et de la Fran

Moi je suis jeune encore, et ne veux point mourir ; laissez-moi donc courir, chanter, rêver pieusement.

Lorsque mon troupeau s'est couché sous l'ombrage, qu'il a brouté l'herbe aromatique de mes mystiques pâturages, je peux, moi, leur pasteur, tout en veillant sur lui, jouer sur ma flûte d'automne les airs nouveaux de ma Chine vieillie.

ES
Ecoutez-moi s'il vous plaît. D'autant plus, que, si votre oreille se fatigue, vous avez le loisir de reposer la tête sur ma chevrotante prose, capricieuse à la façon des agneaux de Galaad.

II

CHAO-KING-FOU

J'ai prononcé le terme évangélique de troupeau. Il le faut bien, puisque je suis pasteur.

Mais à l'encontre de celui de Virgile, j'ai dû laisser encore une fois à d'autres houlettes la garde du second troupeau qui me fut confié.

Et sans réplique, avec ma croix, avec mon chien, mon bâton et ma musette, j'ai passé les monts dentelés de Tsanshing et suis venu, par une froide journée de décembre 1905, dresser ma tente à Chao-king-fou.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que je ne foulerai pas longtemps ce sol nouveau, puisque *un ordre du pape et de la France* vient de me l'enlever, pour le donner, en

échange de l'île de Haïnan, au zèle apostolique des prêtres lusitaniens.

Je reviendrai sur cette question.

*
* *

Pour le moment, suivez-moi, chers lecteurs, au pays de mes troisièmes amours.

Chao-king-fou !... c'est-à-dire préfecture de la " Prospérité qui commence ".

Cette prospérité, qui fut jadis la résultante du séjour des vices-rois, se maintient encore, grâce à la position géographique de la contrée et aux débouchés de commerce que lui offre le Si-kiang, cette magnifique ligne bleue reliant les deux provinces à la mer. Mais, bien que déchu de sa splendeur officielle, la capitale du pays offre un intérêt grandissant, tant à cause de son passé, que de son abord devenu facile et de ses curiosités.

Pour un touriste épris de beaux sites et de solitude, il n'est pas d'autre région plus favorisée qu'elle, si l'on excepte le nord du Kouang tong, où la nature semble avoir prodigué ses plus originales conceptions.

Peuplée d'environ deux cent mille âmes, de race *poun-ti* ou indigène, la ville de Chao-king est bâtie sur la rive gauche du Si-kiang, dans une position de dormeuse nonchalante.

Enfermée d'un côté par les flots tumultueux du fleuve géant, et de l'autre par la plaine basse et marécageuse des nénuphars que terminent les cîmes arides du *Pak-ling*,

l'ancienne
svelte et
Elle ne
puissante
et de mult
attendant
des nuits l
Si vous
lignes et es
nières den
pentes dou
n'apercevre
toile de pei
infimes et e
vous serez l
cité.
D'abord c
découpe le
tiers étenda
et d'enfants
couverts de
C'est le p
sur les forti
lents aquilon
pose en senti
toutes ses co
Ici le chan
des diamants
blanche ; là
plantureuses.

l'ancienne cité des vices-rois garde toujours une élégance svelte et des contours harmonieux de jeunesse.

Elle ne peut plus, sans doute, lutter en progrès avec sa puissante rivale Canton, qui, elle, s'est parée déjà de perles et de multiple postérité ; mais, comme une digne veuve attendant son époux de demain, elle prépare dans le silence des nuits l'éclatante revanche de ses secondes nocés.

Si vous voulez, d'un coup d'œil, mesurer l'étendue de ses lignes et en goûter l'idéale beauté, allez jusqu'aux dernières demeures de la porte de l'Ouest, et, escaladant les pentes douces du mamelon voisin, voyez simplement. Vous n'apercevrez point tout. Mais, de même que, dans une toile de peintre, votre regard ne s'attarde point aux détails infimes et embrasse l'ensemble de l'œuvre artistique, ainsi, vous serez ravi du spectacle général qu'offre la coquette cité.

D'abord c'est une profusion de feuillage qui dérobe et découpe le toit des habitations ; ce sont mille arbres fruitiers étendant leurs bras chargés de grappes d'or, d'abeilles et d'enfants ; c'est la ligne austère et crénelée des remparts couverts de mousse et de végétaux.

C'est le pavillon d'été du gouverneur, qu'on a flanqué sur les fortifications comme une citadelle défiant les violents aquilons ; plus loin la mignonne *tour de bonheur* se pose en sentinelle à l'angle de la ville et domine seule toutes ses constructions en briques.

Ici le champ des nénuphars aux fleurs brillantes comme des diamants étoilés, et d'où s'en vole l'aigrette divinement blanche ; là l'étang d'azur et la rizière aux tiges trop plantureuses.

Enfin le Si-kiang, avec sa majesté de Rhin " tranquille et fier du progrès de ses eaux " et la série plus imposante encore des sept collines rocheuses de *Tsat-sing-ngam* (c'est-à-dire *Grottes des sept étoiles*).

Elles forment sans contredit, dans la plaine des lotus, le " clou " merveilleux de cette exposition de la nature. Tout le monde sait que ces roches de marbre blanc représentent une richesse incalculable que la superstition n'empêchera point, tôt ou tard, d'exploiter ; mais ce sera au détriment de l'esthétique du paysage.

Ces sept roches, qui rappellent, dit-on, par leur forme celles qui sont semées dans la baie d'Along, sont groupées, séparées entre elles par de faibles distances, au pied de la chaîne du Pak-Ling (cîme du Nord).

Au premier aspect, et vues de loin, elles apparaissent avec leurs dentelures noires et chevelues comme des monuments fantastiques.

* *

Mais approchons de l'entrée des grottes.

Le calme de la ville se marie bien avec la sérénité de ces blocs qui semblent avoir dominé et comme attiré à eux tous les échos d'alentour.

A mesure qu'on en découvre les détails, on éprouve, à fixer ces monstrueuses boursofflures du sol, un charme particulier de contemplation qui émeut sans troubler.

En face de ces masses déchiquetées où la main des Célestes grava de mystérieuses sentences ; au fond de ces grottes où s'engouffra jadis le flot voisin et où vous heur-

tez du P
comme un
çante, vo
Créateur
la mélanc
que végéta
et riche ve
la puissance
facettes po
Mais au
fait place à
toute cette
l'humanité
Entrez,
pentes com
comme dan
les marques
Demande
qu'ils pense
nent le feu
dent-ils, ne
père ! " E
sur les épaul
pitalité ; ils
teurs, et d'un
que dicton de
Et vous ve
ceur et de c
règne dans ce

tez du pied la staglamite jaunie, sous ces voûtes où pend comme une épée sur vos têtes la stalactite aiguë et menaçante, vous éprouvez le sentiment de l'admiration pour le Créateur des choses visibles, on même temps que celui de la mélancolie et du regret. Chaque rugosité du roc, chaque végétation qui croît sur les pentes et chaque nouvelle et riche veine du bloc marmoréen vous font, en effet, louer la puissance qui forma tant de lignes brisées, tant de facettes polies.

Mais aussitôt, par un effet d'antithèse, votre admiration fait place à cette idée amère que tout cet arrangement, toute cette richesse, ne profitent guère qu'aux illusions de l'humanité superstitieuse.

Entrez, en effet, dans les pagodes, qui s'accrochent aux pentes comme des nids d'aigle, et vous verrez que là, comme dans tous les cites curieux de la Chine, apparaissent les marques multipliées du pouvoir ténébreux.

Demandez aux bonzes préposés aux saintes demeures ce qu'ils pensent de l'inviolabilité du rocher où ils entretiennent le feu des autels : " Ne touchez à rien, vous répondent-ils, ne touchez à rien, de par ordre du dieu et de l'empereur ! " Et ces prêtres, dont la robe grise tient à peine sur les épaules, vous offrent en souriant le tiède thé de l'hospitalité ; ils vous font ensuite signer au registre des visiteurs, et d'une main inhabile vous tracez au pinceau quelque dicton de la vieille France.

Et vous vous retirez de ces bords, l'âme remplie de douceur et de confusion ; de douceur par suite du calme qui règne dans ces profondes hauteurs ; de confusion parce

que leur magnificence appartient encore au Tentateur des siècles.

Après notre excursion aux sept collines-grottes, rentrons au logis. Une élégante maisonnette, bâtie par le P. Clauzet, avec sa chapelle et son clocher à jour, nous attire là-bas. La foule des chrétiens de la ville et des environs circule tout autour... Ce sont des chrétiens de vieille race : parlons-en.

Il est bien temps, n'est-ce pas, que je vous dise un mot sur la situation du catholicisme en ce pays, qu'on peut appeler un des berceaux de la foi au Kouang-tong.

III

APRÈS TROIS CENTS ANS DE CHRISTIANISME

Avant de relater certains faits plus récents de l'histoire religieuse du district de Chao-king, qu'on me permette de citer ici une page signée du jésuite Colombel, ayant trait au commencement de la religion au Kouang-tong :

“ Je pense, écrit l'éminent religieux, que la pagode de Chao-king, du nom de *Tin-ning-tse*, est bien celle que les premiers Pères ont habitée. Elle a duré comme chapelle catholique, de la fin de 1583 au 15 août 1589.

“ Elle a vu les PP. Ruggieri, Ricci, Cabral, ancien provincial du Japon, recteur de Macao et supérieur régulier des Pères de Chao-king-fou ; Sande, que le P. Palignan nomma supérieur de la résidence, mais que les mandarins forcèrent à rentrer à Macao (Almeida).

“ Le P. Ricci seul y resta tout le temps de la durée. La résidence de Chao-king-fou, fermée le 15 août 1589, par

ordre mar
Chao-tsiou
furent dét
cita à Ne
des chréti
comme ils
“ Je ne
“ Elle fu
de Rome, i
docteur chi
son supérie
étaient de
Nam-hiong
cendit à ter
fou, à un
Con-yo (1)
époque.
“ C'est sc
Ming (1647.
tong et au I
“ Suivant
Chao-king-f
avait parmi
fils de celui
un nommé
et enfin un e
très fidèle au
“ Grâce à

(1) Ces mots
actuel de la sou

ordre mandarinal, fut transférée par ce même ordre à Chao-tsiou, et peu après à Nam-hiong. Ces résidences furent détruites lors de la persécution que Chen-kio suscita à Nankin (1615-1623). Cependant, il restait encore des chrétiens que les Pères de Macao visitaient quand et comme ils le pouvaient.

“ Je ne connais le détail que d'une de ces visites.

“ Elle fut faite en 1621 par le P. Trigault. À son retour de Rome, il était à Han-tcheu (Tché-kiang), auprès du docteur chinois Michel (Yang-ki-yen) et fut envoyé par son supérieur, visiter les chrétiens du Kouang-tong, qui étaient depuis longtemps abandonnés. Il vit ceux de Nam-hiong ; à Chao-tsiou, il resta sur sa barque, ne descendit à terre qu'une nuit. Il vit aussi ceux de Chao-king-fou, à un endroit qu'une vieille relation latine appelle Con-yo (1) ? C'était là tout ce qu'il y avait, je crois à cette époque.

“ C'est sous le règne de Yong-lie, de la dynastie des Ming (1647-1659), que la religion s'étendit au Kouang-tong et au Kouang-si.

“ Suivant les fortunes de la guerre, la cour résidait à Chao-king-fou ou à Koei-lin, capitale du Kouang-si. Il y avait parmi ses hauts mandarins un chrétien, Thomas Kiu, fils de celui qui avait introduit le P. Ricci à Pékin ; puis un nommé Martin Zin, de Nankin, général de ses armées, et enfin un eunuque appelé Pan Achillée, baptisé à Pékin, très fidèle aux Ming.

“ Grâce à ces trois personnages, les PP. Sambiaso, de

(1) Ces mots Con-yo ne seraient-ils pas l'altération du même nom actuel de la sous-préfecture Ko-you ? (Note de M. Gervais).

Sémédo, Kaffler, Boym firent beaucoup de chrétiens ; il y eut même une chapelle et une chrétienté à la cour, pour quelques dames chrétiennes

“ Dès 1641, les deux Koang dépendaient du recteur de Macao. Dès cette époque d'ailleurs les deux provinces du Sud de la Chine restèrent directement sous la dépendance de l'évêque de Macao, et de là datent les prétentions du Portugal sur les missions de ces provinces ”.

Je clos ici les renseignements du P. Colombel !

* * *

Malgré leur concision mystérieuse, il est facile de constater les difficultés de l'apostolat à la Chine du XVIIe et même du XVIIIe siècle.

L'on sait que la fameuse question des rites n'atténua point la vivacité des persécutions impériales au XVIIIe siècle. Et il faut remonter vers le milieu du XIX siècle pour enfin reconstituer la tradition historique de la religion au Kouang-tong.

Le pape Pie X vient d'appeler les prêtres français dans cette partie de la Chine, désormais ouverte au commerce et à l'influence européenne.

Le P. Libois est nommé supérieur de la mission, et, malgré les difficultés premières, il parvient à inspirer aux dix mille chrétiens restants une confiance qui ne se démentira plus à l'égard de la France.

Zéphirin Guillemin est bientôt sacré à Rome, par les mains du pape, et dès lors la mission de Canton entre dans une voie décisive de progrès et même d'éclat.

L'évêque de Cybistra bâtit sa cathédrale dont l'élégance

et la m
du gén
Des
Chouzy
l'œuvre
nouit se
Toute
le nom
de son
pouvait
elle est

Mais j
Dès l'é
supérieur
prêtres cl
d'éviter t
fluence ét
du patron
d'y fonder
Et les p
vinrent su
l'arrivée d
murs de la
Ce fut
Il fonda
néophytes
time et le r

(2) Du dioc

et la majesté attestent aux yeux des Chinois la supériorité du génie chrétien sur les pâles conceptions du paganisme.

Des prêtres audacieux de zèle, comme Amat, Chagot, Chouzy, Foucard, Chausse, secondent leur évêque dans l'œuvre évangélique, et une floraison de chrétientés s'épanouit soudain.

Toute la province est semée de chapelles et d'oratoires ; le nom de Dieu est répandu, la foi s'implante, et, à la mort de son premier évêque en 1683, le coadjuteur Chausse pouvait écrire : " Dieu soit loué, l'œuvre de Dieu avance, elle est déjà couronnée ! "

* * *

Mais je reviens à Chao-king.

Dès l'érection du Kouang-tong en préfecture, en 1850, le supérieur français de la mission se hâta d'envoyer des prêtres chinois faire l'administration des chrétiens. Afin d'éviter tout heurt entre chrétiens et païens à propos d'influence étrangère, et aussi pour ménager les susceptibilités du patronage portugais, il fut décidé qu'on s'abstiendrait d'y fonder une mission avec résidence d'un prêtre français.

Et les prêtres chinois Tchu, Lam, Leui, Fong et autres y vinrent successivement offrir le saint ministère, jusqu'à l'arrivée du P. Foucaud (2), qui s'établit enfin dans les murs de la ville vers 1862.

Ce fut un vaillant.

Il fonda maintes chrétientés, consolida la foi des anciens néophytes et quitta le district en 1869, en emportant l'estime et le regret de tous. Il devint évêque du Kouang-si.

(2) Du diocèse d'Orléans, parti en 1880 pour la Chine.

Après lui vinrent les PP. Durand, Goutagny, Le Tallandier, Chanès, Robert, Clauzet.

La sainte religion du Seigneur du ciel s'étendit au delà des limites où l'avait circonscrite l'esprit des ténèbres.

Avec l'esprit de foi, fleurit aussi le culte de la virginité.

Des jeunes filles se consacrèrent nombreuses au service héroïque de Dieu, en méprisant les ornements vaniteux du siècle, et, tout en édifiant le prochain, furent d'un grand secours dans l'œuvre de régénération chrétienne.

La population catholique de la préfecture de Chao-king dépasse trois mille cinq cents âmes, dirigées aujourd'hui par six missionnaires français et trois prêtres indigènes.

Le nombre des chapelles est de quarante-huit, sans compter les oratoires, où se groupent les familles isolées.

En général, les chrétiens sont peu fortunés, mais savent acquérir, par le travail de leurs mains, une aisance relative.

Chez les vieux chrétiens, il faut constater une foi plutôt sincère qu'agissante, et en cela je fais mentir le vers de Racine :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

De fait, le prosélytisme n'est pas la qualité dominante du Chinois ; mais ce qu'il tient pour vérité, il le garde jalousement, au prix de sa renommée et même de sa vie.

Jamais un chrétien de vieille race, même eût-il vécu dans l'indifférence et l'oubli des devoirs religieux, ne voudrait mourir sans sacrements.

Et l'on peut dire qu'après trois cents ans de catholicisme, malgré la négligence où on les a si longtemps, par suite des persécutions, délaissés ; malgré les germes d'hérésie luthérienne qui depuis trente ans menacent d'empoisonner leur

foyer, les
toutes les
santes et l

Mainten
avoir décri
lir certains
Vous ex
songeant q
cile de garc
En m'enq
nouvelle, j'
Jésuites, de
haut, sous l
J'avais de
des piétons,
comestibles
lorsque, au
jour, monsie
jeune imber
sourire.
" Bonjour
N'est-ce p
la foule grot
Et c'est d'
Chine se cro
ble d'étrange
A quelque

foyer, les chrétientés de Chao-king sont restées, parmi toutes les vieilles chrétientés de la province, les plus florissantes et les plus fidèles aux directions du missionnaire.

IV

BONJOUR MONSIEUR ! . . .

Maintenant, chers lecteurs, vous me laisserez, après vous avoir décrit les lieux et les circonstances où je vis, recueillir certains détails inédits sur les choses de Chine.

Vous excuserez le manque de liaison entre mes idées, en songeant qu'à l'heure du départ de Chao-king, il m'est difficile de garder la sérénité dans la réflexion.

En m'engageant, hier, dans les rues tortueuses de ma cité nouvelle, j'avais l'intention de visiter l'ancienne chapelle des Jésuites, désignée aujourd'hui, comme je l'ai exposé plus haut, sous le nom de pagode de *Tin-ning-tse*.

J'avais déjà parcouru de grandes artères, coudoyé bien des piétons, heurté des portefaix et frôlé, le dirai-je, maints comestibles visqueux étalés aux devantures des boutiques, lorsque, au détour d'une ruelle, je m'entends dire un " Bonjour, monsieur ", nettement prononcé, puis repris par un jeune imberbe, gentil petit Chinois, dont je vois encore le sourire.

" Bonjour, monsieur : "

N'est-ce pas enchanteur de s'entendre ainsi saluer, parmi la foule grouillante et affairée des Jaunes ?

Et c'est d'autant plus charmant, que ce salut de la jeune Chine se croise aussitôt avec l'injure traditionnelle de " diable d'étranger ".

A quelques pas plus loin, en effet, je me suis trouvé en

face d'un petit commis, qui n'a rien eu de plus pressé aux lèvres que cette désobligeante appellation !

* * *

“ — Diable d'étranger ! ”

“ — Bonjour, Monsieur !!! ”

Et dans mon esprit s'est établie une facile comparaison.

Entre le jeune écolier svelte, aux formes rigoureusement esthétiques, qui m'adressait le salut européen, et cet espiègle sans éducation, le choix est évident. L'un témoigne d'une Chine policée et même en progrès, l'autre d'une Chine lointaine et rétrograde.

Et je dégage de ces deux situations une leçon de haute expérience et de portée morale, où l'on voit apparaître le bienfait de l'instruction par les langues européennes.

Sans doute, du fait que les Célestiaux apprennent notre langue, il ne s'ensuit pas que tous acceptent nos mœurs et nos doctrines ; mais cette étude de nos auteurs dans leur propre langue est un des plus puissants leviers de la civilisation. Qui peut en douter ?

Dans cette question de l'influence par la langue, s'il était encore besoin de persuader ceux qui n'y voient que le côté néfaste, c'est-à-dire la connaissance des défauts de l'Occident, je leur dirais que, pour étayer leur opinion, ils n'ont que des préjugés blâmables, en contradiction avec le bon sens universel et même avec le désir du Créateur, qui veut l'union et le mélange des races, dans une même foi.

Et comment s'opérera cette union désirable, si l'on s'obstine à ignorer et à laisser ignorer les beautés du plus noble langage qui soit sous les cieux !

A l'œuv
Je vous
chantant,
au berceat
Bon esp
de votre r
Bonjour

Plus pe
l'heure : B
mains tend
le, de leur
sants.
Par ban
ruent sur
se les dispu
Leurs ma
seuil des d
sourient à
mères de Fr
non moins f

Que

Croy
De r

(3) Victor H

A l'œuvre donc, petits chinois !

Je vous rends en retour votre bonjour si délicat et si chantant, chantant comme un gazouillement rieur d'enfant au berceau.

Bon espoir ! Toute l'humanité se réjouira de votre réveil, de votre résurrection !

Bonjour, Monsieur ! petit Monsieur Céleste ! Bonjour ! . . .

V

PETITS ENFANTS

Plus petits que le jeune étudiant qui m'a dit tout à l'heure : Bonjour, ils encombrent les rues de leurs petites mains tendues, de leur joujou qui traîne au bout d'une ficelle, de leur cerf-volant qui s'accroche aux tresses des passants.

Par bandes échevelées, les habits en lambeaux, ils se ruent sur un gâteau, sur une sapèque, et ils pleurent en se les disputant.

Leurs mamans n'en sont pas éplorées, et contemplant du seuil des demeures la criarde vivacité des rejetons. Elles sourient à leurs ébats, mon Dieu, comme souriaient nos mères de France aux nôtres, plus discrets peut-être, mais non moins frivoles.

Laissez-les s'amuser ! . . . Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes ?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes ? (3)

(3) Victor Hugo (*Feuilles d'automne*).

Pour des têtes blondes, ce ne sont pas des têtes blondes
Mais, enfin, ce sont des âmes ingénues comme toutes les
âmes de leur âge, et moi qui suis venu pour les sauver, j'é-
prouve une grande commisération en les voyant se perdre.

Car elles se perdent, ces petites créatures, qu'on trouve
semées sur toutes les routes de Chine. Les unes, la plupart,
ont un toit et une mère ; mais combien qui manquent des
deux et sont rejetés du soin de l'humanité !

Depuis huit ans que je parcours mes tribus, je n'ai pu re-
garder d'un œil sec ces petits êtres humiliés, manquant de
riz, aveugles bien souvent, frêles et exténués, avec une voix
de douleur souriante.

Je parle, bien entendu, de l'enfance abandonnée, qui est
de trop, non seulement dès le berceau, mais à l'âge où les
petits, sortis des langes, ne peuvent encore se suffire.

Et ils sont légion ! Et, s'ils ne meurent point de misère,
ils deviennent voleurs.

Anges qui veillez sur vos petits frères des deux mondes,
recueillez-en le plus grand nombre en votre paradis !

VI

DANS LA RUE

Le " grand homme " va passer ! Un bruit lointain de
cymbale s'est fait entendre, qui a glacé d'effroi toute la gent
trotte-menu.

Le lettré à longue robe s'est retourné, puis a continué sa
route en se dandinant ; c'est à peine si cet homme, épris de
belles sentences et d'élégantes poses s'est troublé de l'arri-
vée d'un grand de la terre. Mais le petit peuple, qui peine

et se lame
et se met
Le cam
portefaix
tes comm
en gromm
Déjà le
fort ; des
lent, une
par des mi
Le lettré
ant se fait
et languiss
Placide
de Ko-you
une statue
Pas un s
pas une idé
s'avance
quête des d
Il s'avanc
il va cepen
précèdent
moindre é
terreur, l'in
Le grand
La fillette
ses menus o
denrées ; la
serrure, a r

et se lamente, le peuple qui a faim et qu'on gruge, tremble et se met à l'écart.

Le camelot, inquiet, range ses bibelots à la hâte ; le portefaix dépose sa charge et attend, tandis que maintes commères, au bâton noueux, quittent le milieu de la rue en grommelant et se retirent au logis en fermant la porte.

Déjà le cortège s'approche, les cymbales résonnent plus fort ; des pas lointains battent le pavé, des armes scintillent, une chaises à quatre porteurs apparaît enfin, devancée par des miliciens rouges, au pas accéléré. . .

Le lettré à longue robe se range enfin ; un silence effrayant se fait. . . Un strident cri de satellite, cri métallique et languissant, retentit. . . Le grand homme passe ! . . .

Placide et serein, la face immobile et pâle, le sous-préfet de Ko-you, le cou enfoui dans l'hermine, m'apparaît, telle une statue de dieu olympien dans sa niche aérienne,

Pas un signe des lèvres, pas un froncement de sourcil, pas une idée ne passe dans ce front méditatif qui pourtant s'avance comme une proue de navire de guerre à la conquête des dollars et des pirates.

Il s'avance avec des airs bénins de " père du peuple ", et il va cependant pour le juger et le punir. Ses sbires le précèdent comme des torches résineuses, inflammables au moindre éclair de son regard, et ils portent avec eux la terreur, l'injustice souvent, toujours la douleur et la mort.

Le grand homme passe ! . . . Le grand homme a passé ! . . .

La fillette remanie ses affûtiaux ; le camelot a réinstallé ses menus objets ; l'enfant a repris ses jeux, le portefaix ses denrées ; la vieille femme qui regardait par le trou de la serrure, a rouvert sa porte.

Toute la rue fourmille de monde, redevient gaie, cependant que le " tyran " s'enfonce de plus en plus dans le lointain et que, bientôt, dépassant l'enceinte des remparts, sa troupe honnie lui ouvre un passage dans les champs de riz et les foins.

Le grand homme a passé, et son peuple respire d'aise, jusqu'à son retour dans sa bonne ville !

VII

VERS LE PROGRÈS

Si les événements de Chine sont devenus monotones depuis quelques années, du fait de leur peu d'importance extérieure, ils ne le sont guère réellement, si l'on envisage la marche ascendante du peuple jaune vers son idéal encore obscurci d'indépendance et de liberté politique. Et les mots de progrès, de civilisation, de justice immanente, d'autonomie nationaliste, revêtent ici déjà un sens particulier qui semble être perdu, par la force de l'abus, chez les vieilles nations d'Europe.

Le progrès, on le voit, en Chine, s'étaler partout.

Progrès dans les grandes villes maritimes, où, depuis vingt ans, affluent cent bateaux à vapeur, où, depuis hier seulement aboutissent maintes voies ferrées, où l'on bâtit quais, écoles, pharmacies, etc. ; où, sur la devanture des boutiques, ruisselle l'or des enseignes *romanisées* ; où le boutiquier lui-même, à la panse onduleuse, vous présente avec un sourire, dans son jargon d'anglais appris par cœur, un petit verre de cliquot frelaté ; où le gamin des

rues fan
regard bl

Progrès
sapèques
voyez gli
pièce blar
ronnée ; c
péen et s
d'égards ;
propos pl
mental.

Partout
gnants des
mais déci
ent, les gra
blent devo
Déjà, la
reste débo
réformes gé

Les haut
des traditio
dans la répu
d'être blâm
cens du Thi

Les petits
le narcotiqu
guille. Leur
le mot de sa
soin à MM.]

rues fangeuses vient, par petits bonds, opposer à votre regard bleu ses ardentes prunelles de Gavroche.

Progrès dans les campagnes où, au lieu des légendaires *sapèques* enfilées et des anguleux petits *taëls* d'argent, vous voyez glisser des mains calleuses le gros sou de cuivre et la pièce blanche au rutilant dragon ou à l'*Edouard VII* couronnée ; où l'homme des champs, plus familier avec l'Européen et ses idées, vous aborde avec des manières pleines d'égards ; où, enfin, l'on entend chez les fils de la glèbe des propos plus sensés, teints d'esprit scientifique et expérimental.

* * *

Partout la civilisation s'avance sur la trace des pieds saignants des semeurs d'idées, et, par suite de ce courant désormais décisif, imprimé aux choses et aux peuples d'Orient, les grands principes de justice et d'équité sociale semblent devoir, sous peu, reprendre leurs droits méconnus.

Déjà, la classe dirigeante des mandarins et lettrés, du reste débordée, est entrée dans la voie raisonnable des réformes générales et privées.

Les hauts dignitaires des provinces taillent dans le vif des traditions augustes, s'arrogent des pouvoirs dictatoriaux dans la répression des abus de leurs subordonnés, et, loin d'être blâmés par leurs souverains, ils en sont gratifiés d'encens du Thibet ou de riches lambeaux de soie jaune.

Les petits sous-préfets ne s'avisent plus guère de fumer le narcotique opium, ni d'évoluer dans leurs sinuosités d'anguille. Leur vraie diplomatie, c'est de n'en plus faire, selon le mot de saint François de Sales, et ils le montrent au besoin à MM. les Européens. Ce n'est que tant mieux, malgré

les inconvéniens, et ce nouvel ordre de choses est tout à l'honneur de la race céleste, qui a su s'assimiler enfin, espérons-le, sans trop de fatigue stomacale, les cent potions vermifuges qu'on a tendues à ses lèvres décolorées.

Et ce peuple, ce peuple qui sera peut-être *roi* à la façon du *grrr'and* peuple français, maître du suffrage universel, ce peuple chinois, que pense-t-il, en face de cette mer Rouge qui s'entr'ouvre, semble-t-il, pour le laisser passer aux bords opposés de la rive de la liberté ?

Lui, le peuple, espère ou murmure, et attend, mais ne fait rien ou plutôt il confie à la jeunesse des écoles le soin de ses affaires.

Et cette même jeunesse, sortie du peuple, se charge, en effet, de solutionner les questions à l'ordre du jour.

* * *

La jeunesse ! Elle est turbulente à tel point que naguère le vice-roi lançait une proclamation pour interdire leurs discours en plein air ; le haut dignitaire ajoutait qu'on chasserait des écoles tout perturbateur.

Cet ordre net et impératif de César s'exécutera ; mais cela n'empêchera point que les étudiants, qui sont légion, protesteront encore contre les abus du gouvernement.

La cause réelle de cette prohibition n'est pas dans la gêne que ces réunions mettaient dans la circulation, puisqu'elles avaient lieu dans des terrains vagues à ce destinés ; mais parce que finalement elles provoquaient les auditeurs aux manifestations réformistes, et devenaient pour l'empire une source de ruines futures (?) et de désagrégation !... On y disait, en effet, que la Chine est restée jusqu'ici le pays de

la routine
rielle de s
titions inv
malgré l'aj
dans leur r
que l'instru
quelques se
faible port
gnée de m
tout excelle
d'étrangers
détruit, par
à l'égard de
nistratif et
efficaces réf
Et tout ce
fierté venger
foule un sent
On s'anime
exaltées des
faisaient pla
placards sedit
(on l'a déjà vu
saient par une
pillages.
Je conçois
dans leur thèn
mépris catégor
ble évident au
déchaîne la cla

la routine et des séculaires préjugés, que la richesse matérielle de son sol est enfouie sous les décombres des superstitions invétérées ; que le commerce, l'industrie, l'agriculture, malgré l'apparence factice de leurs écoulements, sont enrayés dans leur marche par l'usure, la contrebande ou le pillage ; que l'instruction, se bornant d'ailleurs à retenir de mémoire quelques sentences démodées, n'est répandue que dans une faible portion de la société ; que l'armée n'est qu'une poignée de miliciens avilis ; que l'organisation de la famille, tout excellente et solide qu'elle paraisse, même aux yeux d'étrangers comme Montesquieu, rend difficile et même détruit, par son esprit d'égoïsme, toute initiative généreuse à l'égard de la patrie commune ; qu'enfin le rouage administratif et financier de l'État appelle de prompts et efficaces réformes ! . . .

Et tout ce réquisitoire, prononcé avec un mâle accent de fierté vengeresse, ne manquait point de réveiller dans la foule un sentiment d'unanime approbation.

On s'animait de tous côtés, on discutait, et les têtes plus exaltées dessinaient des mécontentements qui bientôt faisaient place à l'action vigoureuse par la presse, les placards séditieux et, au besoin, par la dynamite déposée (on l'a déjà vu) au prétoire des gouverneurs ; qui se traduisaient par une recrudescence d'incendies, de meurtres et de pillages.

Je conçois alors l'entêtement des autorités provinciales dans leur thème favori de tradition gouvernementale, leur mépris catégorique de toute innovation et aussi leur trouble évident au milieu des effervescences populaires que déchaîne la classe dirigeante des lettrés nouvelle race.

Devant l'orage menaçant des revendications humanitaires, qui va bientôt s'abattre sur le pays jaune et le bouleverser peut-être, il n'y a qu'un parti à prendre de la part du gouvernement : celui des réformes progressives et loyales.

Car, les autorités provinciales n'ont d'autre moyen d'ama-
douer les jeunes que ceux de la persuasion et des promesses.

La répression sanglante ne ferait qu'aviver de plus belle l'indignation de ces têtes bouillantes. D'ailleurs, les étudiants c'est l'avenir, et rien ne doit entraver la marche en avant de cette génération vibrante qui entreprend à elle seule de creuser le fondement de la *cité future* .

Elle ne rêve en principe, ni le désordre dans la rue, ni l'anarchie, ni l'affriolante conquête d'un prétoire ; mais elle veut de la clarté dans la maison où elle étouffe, de la chaleur, de l'espace et de l'air vivifiant sous le vaste horizon.

Elle veut tout cela, en attendant qu'elle ait plus, c'est-à-dire le perfectionnement relatif d'une civilisation normale, puisant ses principes dans l'ordre moral et matériel, dans l'idéal permanent du droit, de la justice et de la vérité.

Et le Fils du Ciel aura beau lancer décrets sur décrets pour maintenir dans le *statu quo* l'éternel et avilissant régime de la tradition politique, il aura beau envoyer aux galères quelques récalcitrants ; l'heure sonnera vite, si elle n'a point déjà sonné, où la voix timide du gouverneur, impuis-
sante à couvrir les rumeurs aiguës de la naissante révolution, sera coupée par l'apostrophe équivalente d'un chef de séances : " Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes " !

Ce se
sait se
les réfor
tutionne
d'un cou
l'étiolem
Mais,
fermeme
son petit
grâce div
presse et

On en
conséque
efforts et
munir d'
néant l'o
taire de
On av
sait ce q
voure a s
Qu'on
vaille ave
Les jou
colonnes
de quatre
Chaque
mes, soit e

Ce sera alors la décisive impasse du peuple jaune. S'il sait se tenir dans le juste milieu et accepter de sang-froid les réformes promises, il peut vivre sous un régime constitutionnel moyen ; s'il va aux extrêmes et brise son passé d'un coup sanguinaire, cela peut le conduire à la division, à l'étiollement et même à la ruine.

Mais, dans l'un et l'autre cas, j'aime à espérer et je crois fermement que l'idée religieuse poursuivra régulièrement son petit chemin, pourvu toutefois qu'elle soit aidée par la grâce divine et les efforts multipliés de la prédication, de la presse et des écoles.

VIII

LA CHINE ARMÉE

On entend toujours parler du " péril jaune " et de ses conséquences pour la politique mondiale. On a parlé des efforts et des sacrifices que s'imposait la Chine pour se munir d'une flotte et d'une armée, et, ainsi, on a réduit à néant l'opinion qui laissait croire au manque d'esprit militaire de cette nation.

On avait dit les mêmes rengaines sur le Japon, et l'on sait ce qu'il est advenu dans les deux guerres que sa bravoure a soutenue.

Qu'on le sache bien, une fois pour toutes, la Chine travaille avec soin à se faire une armée.

Les journaux n'ont-ils point, d'ailleurs, publié dans leurs colonnes le plan de sir Robert Hart, relatif à la formation de quatre corps d'armée.

Chaque corps devait se composer de cinquante mille hommes, soit en tout deux cent mille soldats.

En outre, on devait créer trois flottes et trois arsenaux.

Ce plan de sir Robert Hart, tout menaçant qu'il parût, n'était, eu égard à la nationalité de son auteur, qu'un plan relativement mitigé. Il fut divulgué pour cette raison que la Chine, ne s'en contentant pas, voulait l'élargir et témoigner ainsi aux nations occidentales, de son ferme désir d'augmenter ses forces.

De fait le gouvernement chinois approuvait un plan différent de celui de l'éminent Anglais, et surtout plus inquiétant.

Il est à présumer que ce plan se résume ainsi quant à la formation de l'effectif :

Les dix-huit provinces centrales, le Turkestan et la région de Pékin formeront vingt régions militaires, et dans chacune on créera un corps d'armée.

Toute division comprendra douze bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie, trois groupes d'artillerie, une compagnie du génie.

Les quarante divisions comprendront un total de quatre cent quatre-vingt mille hommes, à raison de douze mille par division.

Il est à prévoir qu'en 1910, l'organisation projetée sera accomplie.

* * *

Bien entendu, on a pensé à organiser les réserves. Les réservistes feront partie de l'armée pendant neuf ans ; passé ce temps, ils font encore partie d'une seconde réserve, pendant trois ans.

Les soldats toucheront la solde et seront soumis, comme

réservistes de la première réserve, à un mois de service en automne et à un mois au printemps ; ceux de la seconde réserve, à quelques jours seulement.

Les réservistes touchent un taël par mois, même dans leurs foyers, tant qu'ils sont dans la réserve.

A la tête de cette future armée, il y a un président du Conseil supérieur, qui était le prince Ching, représentant autorisé de la dynastie.

Vu son grand âge, ce prince lègue ses droits au vice-roi du Tchi-ly, Yuan-Che-Kai, homme libéral et énergique.

C'est donc lui, le chef effectif des armées de la Chine ; c'est lui qui préside aux manœuvres et qui inspire en haut lieu toutes les réformes militaires.

Ce Conseil supérieur de la guerre paraît être au-dessus et en dehors de l'autorité des autres vice-rois. Il y a un ministère de la guerre, selon l'organisation européenne, comprenant six bureaux. Il a sous ses ordres un état-major général, qui prépare les plans de campagne. Enfin, une troisième direction est chargée de l'instruction des officiers. A ce bureau sont affectées les écoles militaires.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales vues de réforme militaire.

Il est bon d'y ajouter quelques détails de première importance.

Sans officiers, pas de soldats ; la Chine a donc fondé des écoles militaires.

Les principales sont celles de Pao-ting-fou, de Nankin, de Ou-tchang. Il y a, en outre, des écoles préparatoires dans chaque province.

Les jeunes gens de bonne famille ont été envoyés au

Japon, où ils suivent, dans des sections spéciales, les cours ordinaires. On les admet ensuite comme officiers dans l'armée japonaise, où ils servent aussi longtemps que le désire leur gouvernement. Il y a sept ou huit cents de ces jeunes gens au Japon. Cette organisation donne, en moyenne, pour la Chine, un millier d'officiers par an, sortis des écoles de leur pays d'origine ou du Japon.

Mais que valent ces officiers et ces soldats ?

Les troupes organisées à l'européenne par les officiers sont excellentes, très souples et très agiles ; leur résistance est prouvée. Très peu impressionnables au tir, les soldats chinois visent assez bien.

Quant aux officiers, ils sont enthousiastes et passent pour courageux et avisés, contrairement à leurs devanciers, qui étaient ignorants et ne savaient guère que tirer de l'arc.

L'artillerie joue un très grand rôle ; chaque compagnie est munie de deux canons à tir rapide, dont la manœuvre se fait avec quatre servants, puis avec trois, deux, et enfin un seul. On suppose que le boulet les fauche successivement, et qu'ils continueront à tirer tant qu'il en restera un.

* * *

Malgré tout ce qu'on a pu dire, la nation chinoise est une nation guerrière à l'égal du Japon, et elle arrivera très certainement à se constituer en puissance de premier ordre.

(A suivre).